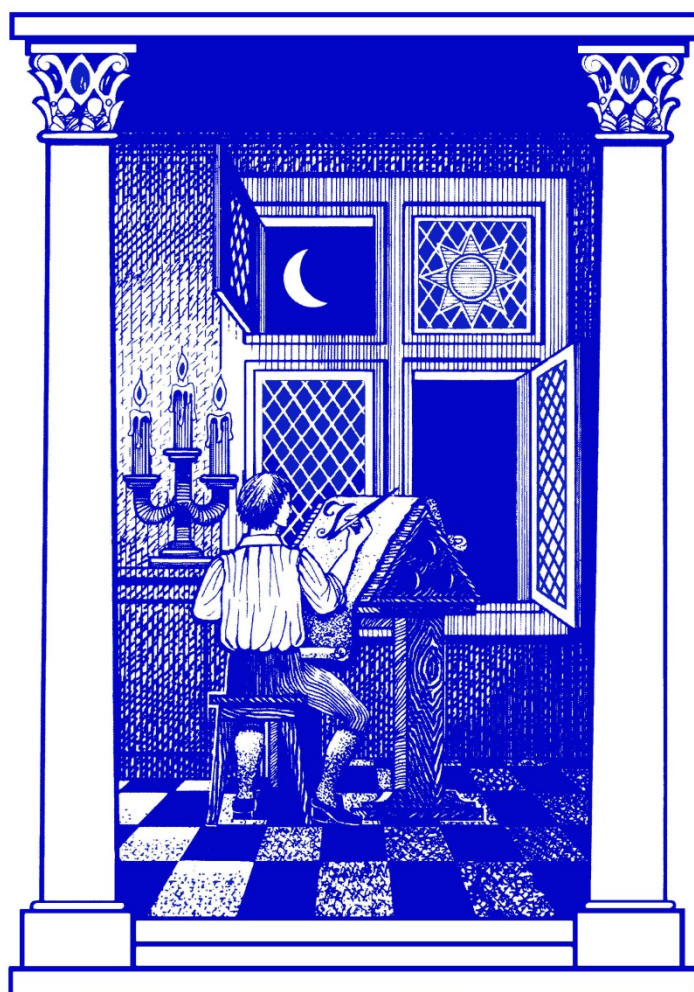


# EPISTOLAE

LE COURRIER

# LATOMORUM

DES TAILLEURS DE PIERRE



GRANDE LOGE TRADITIONNELLE  
ET SYMBOLIQUE OPERA

**Fédération Opéra**

9 Place Henri Barbusse 92300 LEVALLOIS-PERRET

Tél. : 01 41 05 98 68 – Fax : 01 41 05 98 67

ORGANE INTERNE A LA MAÇONNERIE NON DISPONIBLE DANS LE COMMERCE

## SOMMAIRE

<u>Editorial</u> .....	Jean-Marc PETILLOT .....	2
<u>Le Rite Écossais Rectifié à la G.L.T.S.O.</u> .....	René Doux, T.R.G.M. ....	5
<u>Communication du Conseiller du Rite Français Traditionnel</u> .....	Pierrick DELEUSME .....	8
<u>Le mythe, le Diable et le symbole</u> .....	Jérôme MINSKI .....	11
<u>Origène et l'église intérieure des didascales gnostiques</u> .....	(anonyme) .....	17
<u>Pourquoi le 3ème grade n'est pas une invention tardive des Moderns ?</u> .....	David TAILLADES .....	22
<u>Sélection du Livre</u> .....		39



Illustration de couverture tirée de l'ouvrage de Frédéric Tiberghien :  
*Versailles, le Chantier de Louis XIV 1662-1715* (Perrin)

Comité des Moyens Techniques et Informatiques (C.O.M.T.I.)  
Département du Service des Publications et de la Diffusion

### ***EPISTOLÆ LATOMORUM***

Directeur de la publication : Patrick HILLION

9, place Henri Barbusse 92300 LEVALLOIS-PERRET



En cette fin du mois d'Août 2015, Patrick HILLION, et Paul LAFITTE sont décédés.

Paul était passé 1<sup>er</sup> Grand Principal du Grand Chapitre de la Sainte Arche Royale de Jérusalem, structure sommitale du Rite Émulation.

Pour l'un comme pour l'autre, les titres dont ils auraient pu se prévaloir le cédaient à celui de Frère, dont les assises sont immuables, quand celles des charges sont éphémères.

Solliciter Patrick à la direction de notre revue avait semblé fondé et naturel à chacun des membres de notre équipe.

La somme considérable de ses recherches relatives au Rite Écossais Rectifié, la richesse de ses sources et sa pugnacité peu commune, l'amènèrent à trouver de possibles liens entre des faits apparemment éloignés. Chez d'autres que lui, ces compétences auraient influé sur le comportement, au point de ne se référer qu'à eux-mêmes.

Il n'en fut rien, pas plus que le nombre impressionnant de tracas ou d'évènements qui s'abattirent sur lui ne l'amènèrent à se décourager.

La conscience dont il fit preuve quant à favoriser la qualité et la cohérence de nos parutions, nous impose de maintenir et de développer la ligne éditoriale qu'il souhaitait voir évoluer.

Nous partageons cette orientation à venir et nous entendons la mettre en œuvre selon cette volonté.

Afin d'en saisir la genèse, il convient de rappeler le constat essentiel qui résulta des observations de nos lecteurs : nous devons faire en sorte qu'EPISTOLAE LATOMORUM offrit à l'ensemble des rites pratiqués au sein de notre structure une plus large place et, par ailleurs, actualiser et rendre plus proche des Loges la vie et l'image de l'Obédience qu'elles contribuent à maintenir et à conforter.

Affirmer que l'on est Franc-maçon implique d'accepter de faire partie d'un ensemble disparate dont il importe de distinguer ce qui légitime cette appartenance. Face à des inventions de circonstances touchant à l'antériorité ou à l'historicité, la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra a toujours présenté une image vraie de la Franc-maçonnerie, initiée par des fondateurs dont le manifeste de 1958 demeure la référence en termes immuables d'une éthique de l'idéal.

À ce jour, les signes des projections possibles de cette image, sont aisément décelables :

À l'occasion du transfert des cendres au Panthéon de quatre personnalités historiques majeures, cinq Obédiences ont été conviées à être représentées à la cérémonie. La G.L.T.S. Opéra en faisait partie.

Les relations entre leurs responsables sont entretenues de la meilleure manière, les inévitables difficultés venant à naître étant résolues en leurs temps. C'est un travail régulier, d'autant plus que les Loges en témoignent, ou y prennent part, localement, veillant à la qualité de leurs contacts.

Notre gala de charité affirme chaque année la réalité de l'intention, de la volonté et de l'action de l'ensemble de ses promoteurs, comme de ses acteurs.

Mireille DARC a accepté d'être la marraine de cette édition 2015, participant ainsi à l'impact de cette manifestation, éminemment respectable aux yeux des autres Obédiences.

Nous avons consacré à ROME une Loge, travaillant au Rite ÉMULATION, sous le signe distinctif « La FAYETTE ».

Notre présence en Guyane marque de la même façon le désir de Frères éloignés de s'attacher en confiance à un appareil qui l'inspire. Nous avons été sollicités par ces Frères.

Loin de tout sentiment de conquête contre toute raison, nous retenons les demandes, qui nous parviennent en ce sens, comme un retour heureux du regard que l'on porte sur notre Obédience, défendue et valorisée par ceux que nous avons chargés de la représenter.

Ils ont besoin pour ce faire de vos contributions, portées, pour partie, par les Conseillers Fédéraux et désormais, nous vous en prions vivement, des aspects concrets de la vie de vos établissements, dont la revue se fera le porte-parole, si vous lui faites parvenir matière à publication.

Pour cette raison, pour toutes ces raisons, cet éditorial n'a pas été consacré à la teneur du présent numéro – au demeurant excellente – mais à l'annonce de son évolution, en réponse à vos attentes.

Paul et Patrick se sont inscrits dans une longue théorie de Frères sur les chemins de l'Orient Éternel. Ces mois passés ont, hélas, été particulièrement marquants en ce domaine.

La conviction commune qui nous relie bien au-delà des notions de Rites, de grades ou de fonctions, nous fait nous adresser à l'un ou à l'autre de tous ces Frères, étrangement présents depuis qu'ils se sont absentés.

Je me référerai à René CHAR qui, à la mort d'Albert CAMUS, écrivit :

**« Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler et ce n'est pas le silence. »**

**Jean-Marc PÉTILLOT**



# Le Rite Écossais Rectifié à la G.L.T.S.O

Six Rites sont pratiqués au sein de la G.L.T.S.O. aujourd'hui. Et il a été décidé antérieurement qu'il n'y en aura pas d'autre.

Sans faire injure aux Rites minoritaires en effectif, force est d'affirmer que nos fondateurs ont voulu une Obédience ouverte mais centrée sur le R.E.R. Il faut également constater qu'à l'heure actuelle la G.L.T.S.O. est reconnue pour ce Rite, sa pratique et le nombre significatif de Frères qui le pratiquent dans le paysage maçonnique français.

En outre, presque cinquante-sept ans après la fondation de notre Obédience, nous pouvons affirmer sans rougir qu'elle reste une référence de convivialité en France.

Nos rapports sont bons avec toutes les Obédiences qui comptent dans notre pays, et l'ambiance générale est fraternelle, voire amicale avec bien sûr les quelques dérapages qui sont indissociables de la nature humaine dans un grand rassemblement.

Le R.E.R. représente aujourd'hui environ les deux tiers des effectifs de la G.L.T.S.O. et la pratique du Rite est aussi proche que possible de l'idée fondatrice voulue par Jean-Baptiste WILLERMOZ.

Bien sûr, si les rituels ont peu changé par rapport à la fondation du Rite, le monde des idées a bien évolué depuis la seconde moitié du dix-huitième siècle et le R.E.R., quasiment absent des loges pendant plusieurs décennies en France, n'a pas le même écho qu'il y a 240 ans.

Il est aujourd'hui de notre responsabilité, à nous Frères de la G.L.T.S.O., de le promouvoir pour en faire connaître l'essence, l'utilité et le message.

Ce Rite est conçu pour que, dès la réception au grade d'Apprenti, le postulant soit éclairé sur son caractère : ce Rite est affirmé chrétien, dans le plus pur esprit du christianisme.

Cela veut dire qu'il est ouvert, tant il est vrai que le message christique, initié dans un monde juif et développé par saint Paul vers l'ensemble du monde qui souhaite croire, est dans son essence non dogmatique.

Ce serait donc une hérésie de le réduire à une pratique religieuse.

La Maçonnerie n'est pas une religion, mais elle n'est pas en opposition aux religions et surtout pas le Rite Écossais Rectifié.

Les vertus que revendique le R.E.R. sont l'amour et la charité. L'amour au sens que lui donnait le Christ est tout à la fois l'Espérance et la Foi. Sans faire d'exégèse ni de sémantique, ces deux mots ont une acception humaine et spirituelle que chacun pourra travailler dans ce Rite.

Si le monde a changé entre le 18<sup>ème</sup> et le 21<sup>ème</sup> siècle, la mission que le R.E.R. donne à ses pratiquants envers leurs frères humains n'a pas changé et il faut l'affirmer avec force. Sa pratique est donc très moderne si on le conçoit dans son plus pur esprit.

L'organisation des degrés du R.E.R. est originale par rapport aux autres Rites pratiqués dans notre Obédience. Ce n'est pas trahir un secret que d'indiquer qu'outre les trois grades connus

par tous les Rites, un degré de plus, connu généralement comme '*le vert*', vient compléter l'instruction des Maîtres.

Ensuite les degrés pratiqués dans ce qui est appelé l'Ordre Intérieur forment une tout autre histoire.

Un Frère pratiquant le R.E.R. sera donc reconnu comme Maître accompli lorsqu'il aura parcouru ces quatre degrés et reçu le message communiqué en fin de son parcours symbolique.

Message qui est déjà annoncé dès sa réception au grade d'Apprenti qui, je le rappelle, est axé sur la reconstruction intérieure par l'approfondissement des vertus chrétiennes.

D'autres Obédiences que la nôtre l'associent parfois aux grades dits bleus, sans que ces quatre degrés originaux posent de problème aux autres Rites.

Il est même possible que des Frères de la G.L.T.S.O., lors de visites à des loges d'autres Obédiences, soient mis en présence de Frères portant des décors propres aux loges dites vertes.

Ce n'est pas le cas chez nous et il n'est pas envisagé que notre pratique se modifie. Ce fait doit simplement être connu.

Le nombre des Frères pratiquant le R.E.R. à la G.L.T.S.O. nous donne, notamment au regard de son histoire, une indiscutable responsabilité à l'égard de ce Rite.

Aujourd'hui, les Frères qui pratiquent le R.E.R. sont de l'ordre de 9 000 dans le monde ; la G.L.T.S.O. représente environ 1/3 de ces effectifs.

Son développement aura des conséquences directes sur l'Obédience elle-même.

Il faut le promouvoir bien sûr, mais également diffuser notre vision de sa modernité.

Les efforts à mener au service du R.E.R. ne portent pas atteinte à la place des autres Rites au sein de notre Obédience, chacun d'entre eux peut témoigner de l'attention que nos instances leur ont porté tout au long de l'année écoulée.

Pour l'ensemble des raisons qui ont été évoquées, le Grand Collège Fédéral et moi-même avons décidé, en collaboration avec les instances dirigeantes de l'Ordre Intérieur, et plus précisément La Province d'Auvergne, de développer nos relations avec les autres organisations maçonniques qui pratiquent le R.E.R. en France, voire en Europe,

Ce qui a été déjà bien engagé par les juridictions qui gèrent les degrés après le 3<sup>ème</sup> grade.

Il convient également de mieux le faire connaître des autres et de le débarrasser de l'étiquette généralement appliquée par ceux qui le connaissent mal et le font imaginer comme un Rite catholique fermé, voire dogmatique, alors qu'il est ouvert, fraternel et qu'il transcende largement les querelles de chapelles.

Pour les raisons historiques et géographiques, nous avons décidé de créer un Fonds WILLERMOZ qui sera constitué et mis à disposition de nos Frères dans nos locaux de Villeurbanne.

Je profite de cette occasion pour remercier les Frères qui ont entrepris ce travail considérable de recherche partout où des archives sur l'histoire du R.E.R. sont consultables et reproduites.

Que cela ne soit pas interprété comme du favoritisme de ma part du fait de mes 36 ans de pratique du R.E.R. à la G.L.T.S.O.

La fonction que j'occupe aujourd'hui me rend libre de tout engagement à l'égard de mon Rite d'origine, je me suis donc attaché ainsi que je l'avais déjà fait dans le passé à étudier les principaux Rites pratiqués dans notre Obédience.

Au-delà de l'enrichissement personnel, j'ai le bonheur de trouver dans cette recherche beaucoup plus de points qui les rapprochent que ceux qui les divisent.

J'ai aussi le sentiment que les Frères qui entreprennent ce petit travail seront plus enclins à comprendre l'autre...

Je confirme aussi que, bien que le R.E.R. soit, conformément à notre Règlement Général, le Rite officiel de l'Obédience, tous les Rites pratiqués à la G.L.T.S.O. sont et seront toujours considérés avec la même attention quelle que soit leur importance numérique.

Je confirme enfin, que nous sommes et serons toujours respectueux des engagements pris par nos Pères fondateurs en 1958.

Le 5 avril 2015,

***René DOUX***





# Communication du Conseiller du Rite Français Traditionnel

*Notre Obédience, la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra, est composée de Loges pratiquant des Rites différents.*

*En fait, dans l'Obédience, il y a six Rites.*

*Le plus connu, le plus pratiqué est, comme chacun sait, le Rite Écossais Rectifié.*

*Plusieurs Loges travaillent à des Rites anglo-saxons : Rite Anglais de style Émulation – Rite d'York – Rite Standard d'Écosse.*

*D'autres Loges pratiquent le Rite Écossais Ancien et Accepté.*

*Enfin, plusieurs Loges travaillent au Rite Français Traditionnel.*

*Nous pourrions même ajouter la pratique, à titre exceptionnel, par une de nos Loges du Rite Français dit de « Guilly » qu'on peut considérer tel un septième Rite de l'Obédience.*

*Certains Rites sont assez proches mais d'autres sont très éloignés dans leur ordonnancement rituel et lorsque des Frères visitent une Loge travaillant à un Rite différent, ils peuvent se trouver désorientés (sans jeu de mots) par rapport à leur pratique habituelle.*

*Il me semble utile que les Frères, a fortiori de la même Obédience, lorsqu'ils sont visiteurs d'une Loge pratiquant un autre Rite que le leur, en connaissent et comprennent les différences ; ceci fait partie de la culture maçonnique.*

*C'est la raison pour laquelle, en m'inspirant du rituel et de ce qu'a fait notre Loge brestoise « La clé de voûte », j'ai pensé éclairer les Frères Visiteurs en rédigeant les quelques lignes annexées précisant quelques points de la pratique du Rite Français Traditionnel.*

*Je souhaite que ceci inspire mes Frères confrères des autres Rites de la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra.*

**Pierrick DELEUSME**



# Memo à l'usage des Frères Visiteurs

Cher Frère Visiteur,

Nous t'accueillons avec grande joie, fraternité et humilité.

Il nous a semblé utile de te remettre cette fiche pour t'indiquer quelques spécificités du Rite Français Traditionnel que nous pratiquons.

Il est évident que nous ne t'imposons pas nos usages et que tu peux pratiquer ton propre Rite. Certains de ces usages nous sont communs et d'autres sont différents.

Toutefois, à titre informatif et pour éviter toute dissonance qui pourrait nuire à l'harmonie de nos Travaux, nous t'indiquons ci-dessous quelques-unes de nos règles :

Nous entrons en Loge sur ordre du Vénérable Maître et à l'appel du Maître des Cérémonies. Les Frères Visiteurs sont tuilés par le Frère Couvreur.

Les Vénérables Maîtres Visiteurs entrent dans la Loge avec les autres Maîtres Visiteurs et ils se placent également sur les colonnes. Qu'ils ne s'en offusquent pas car aussitôt l'ouverture des Travaux faite, le Vénérable Maître en chaire demandera au Frère Maître des Cérémonies d'accompagner à l'Orient ces Vénérables Maîtres Visiteurs.

De même, après l'ouverture des Travaux, le Vénérable Maître pour l'Orient et les Frères Surveillants, chacun pour sa colonne, inviteront les Frères Visiteurs à se présenter. Il ne s'agit là que d'une simple présentation : son identité, sa Loge, son Obédience et son Orient, sans aucun autre commentaire ni salutations.

Les Frères Apprentis se présentent eux-mêmes. Après quoi, ils reprendront le silence propice à l'introspection.

Le pas se fait en partant du pied droit.

Le tempo des coups de maillet ainsi que des batteries est de deux coups successifs - un léger temps d'arrêt - et un autre coup (soit 2 + 1).

Notre acclamation est : « Vivat ! Vivat ! Semper Vivat ! », la main est tendue à l'horizontale, la paume tournée vers le sol.

Nos Loges sont des Loges de Saint-Jean.

Les salutations se font à la fermeture des Travaux. D'abord la colonne du Nord, puis la colonne du Midi et enfin, l'Orient.

Nos bougies sont des bougies de couleur : Jaune pour le Soleil, Blanche pour la Lune et Rouge pour le Maître Idéal personnifié par le Vénérable Maître en Chaire.

Le Tapis de Loge se trace au début des Travaux au Midi et s'efface au Nord.

Pour demander la parole, il convient tout simplement de se lever et de se mettre à l'ordre. Le Surveillant de ta colonne préviendra le Vénérable Maître de ton intention. Celui-ci te donnera directement la possibilité de t'exprimer, sans repasser par le canal du Frère Surveillant de ta colonne.

La prise de parole se fait directement en s'adressant au Vénérable Maître et à lui-seul. Toute forme de dialogue entre Frères est proscrite, que ce soit avec le Frère conférencier ou un autre Frère. De même que le vouvoiement est de rigueur.

Cette manière de faire permet d'éloigner la passion dans le propos et amène au respect par une certaine distanciation.

Au Rite Français Traditionnel, l'appellation du Vénérable Maître est « Très Vénérable ».

A la fin de son intervention et pour indiquer que celle-ci est à son terme, le Frère qui a pris la parole termine par : « J'ai dit ! »

Notre chaîne d'union se pratique sans gants. Nous nous joignons les mains et nous avons les pieds qui touchent ceux des voisins de droite et de gauche également.

Le Vénérable Maître termine cette chaîne d'union en demandant aux Frères de « travailler ... sans relâche au grand œuvre de la Fraternité Universelle ». Tous les Frères ponctuent en disant en chœur « Nous le Jurons ! »

En général, un chant est entonné par les Frères qui restent dans la même position en cercle. Puis ils se séparent par trois balancements légers des bras sur l'invitation du Vénérable Maître qui dit : « Mes Frères, quittons la chaîne ! »

Après quoi, chacun regagne sa place, s'assoit en silence et remet ses gants.

La sortie se fait en cortège, sur invitation du Vénérable Maître, et sous la conduite du Maître des Cérémonies.

Sur le parvis, les Frères se regroupent en cercle autour du Vénérable Maître qui invite les Frères à des agapes frugales et qui ajoute : « Nous nous saluons ! »

Si les locaux (salle humide, loge, ou autre) le permettent, les Frères restent avec leurs décors et tirent une santé.

Cher Frère Visiteur, tout n'a pas été précisé dans cette fiche mais certains points indiqués t'auront permis de te familiariser avec notre Rite.

Nous te redisons combien ta visite nous a comblés et nous espérons te revoir prochainement.



# Le mythe, le Diable et le symbole

## Une histoire d'androgynie

Les mythes dans les dialogues de Platon sont relativement rares. Quand le disciple de Socrate estime que la dialectique et le raisonnement ne sont plus aptes à exprimer l'ordre des vérités qu'il souhaite transmettre, il a alors recours au récit mythique. Ou bien, plus prosaïquement, par souci de réalisme, lorsque la mise en scène ou le caractère de l'orateur le réclament, Platon octroie au lecteur une pause, en forme de sourire. Mais la légèreté n'exclut jamais la profondeur, bien au contraire et le mythe, bien plus que le raisonnement, résonne encore longtemps dans les mémoires.

\*

Il en est ainsi du mythe raconté par Aristophane dans *Le Banquet*, lorsqu'il cherche à expliquer le rôle éminent d'Eros, le dieu Amour. Voici à peu près le récit qu'il en fait :

Avant, à l'Origine, il y avait trois « genres » d'êtres humains, le mâle, la femelle, et l'androgynie. La forme humaine était celle d'une sphère avec quatre mains, quatre jambes et deux visages, une tête unique à quatre oreilles, deux sexes (répartis en sphères mâle-femelle, mâle-mâle et femelle-femelle). Les humains se déplaçaient en avant ou en arrière. Le mâle était un enfant du soleil, la femelle de la terre, et l'androgynie de la lune. Leur force et leur orgueil étaient immenses, si bien qu'ils voulurent rivaliser avec les dieux et les défièrent. Zeus alors, pour les affaiblir sans les tuer, imagina le moyen suivant : il les coupa en deux. Il demanda ensuite à Apollon de retourner leur visage et de coudre ventre et nombril du côté de la coupure.

Mais chaque moitié, éprouvant la nostalgie de sa moitié perdue, tentait de s'unir à elle : les *demi-sphères* s'enlaçaient, et impuissantes à se confondre, finissaient par mourir de faim et de désespoir. Zeus décida donc de déplacer les organes sexuels à l'avant du corps. Ainsi, un engendrement fut à nouveau rendu possible par l'accouplement d'un homme et d'une femme. Alors, les hommes qui aimaient les femmes et les femmes qui aimaient les hommes (moitiés d'androgynes) permettraient la perpétuité de la race ; les hommes qui aimaient les hommes (moitiés d'un mâle), incapables d'accoucher de la vie, accoucheraient de l'esprit.

Ainsi Aristophane explique que l'amour entre deux êtres est cette force inextinguible qui nous pousse à tenter de n'en faire qu'un pour retrouver notre nature originelle ; notre condition humaine est celle d'une moitié d'être qui cherche sans répit sa moitié, qu'elle soit de l'autre sexe ou du même sexe que nous. L'amour est cette tentative désespérée, et qui porte en elle son échec annoncé, de retrouver une plénitude originelle, définitivement perdue.

## Une histoire d'hospitalité

Restons encore un moment en Grèce, là où tout a commencé, et penchons-nous maintenant sur les mots. On dit souvent que la science de l'archéologie des mots, l'étymologie, nous permet souvent d'apercevoir la vérité en émergence, dans son aube première. Cela est sans doute vrai. Reste qu'il faut ensuite *interpréter* cette vérité à l'aune du contemporain, et c'est à proprement parler notre tâche de maçon traditionnaliste.

Un symbole (*symbolon*) revêtait en Grèce ancienne, dans le domaine du droit commercial, un sens très concret. C'était un morceau d'ivoire ou un tesson de poterie, brisé en deux morceaux et partagé entre deux contractants. Il matérialisait la réalité d'un contrat ou d'un échange. Il

servait également à attester de relations d'hospitalité que des parents pouvaient même transmettre à leurs enfants.

Pour liquider un contrat, on établissait la preuve de la qualité des contractants en rapprochant les deux morceaux, qui devaient s'emboîter parfaitement. Le *symbolon* était constitué des deux morceaux de l'objet brisé, de sorte que leur réunion, par un assemblage parfait, constituait une preuve de leur origine commune et donc un signe de reconnaissance très sûr. Pour les grands voyageurs qu'étaient les Grecs, la brisure, par définition unique, supprimait tous les doutes sur l'identité. Comme dans le mythe raconté par Aristophane, le *symbolon*, le tesson de poterie solitaire, demande à être recollé à sa moitié perdue.

Le verbe *symbolleîn* signifie : mettre ensemble, réunir, rapprocher. Deux rivières qui, à un confluent, mêlent leurs eaux, *symbolisent*. Le verbe désigne également l'action de se réunir, d'échanger des paroles, voire de se battre avec quelqu'un. Dans la langue française classique (XVIIe siècle), ce sens de *réunir ce qui a été un moment séparé* est encore présent, puisqu'on peut lire : « Vos inclinations pourront *symboliser* aux miennes. » (Charles Sorel, *Polyandre*, II, 585).

Le terme à l'origine concret, le morceau de tesson ou d'ivoire a très rapidement pris un sens figuré, abstrait, de signe de reconnaissance puis de signe tout court. L'évolution s'est faite principalement dans deux domaines : la religion et la rhétorique.

Ainsi, au XVIIIe siècle, Voltaire définit ainsi le symbole : « On appelait *symbole* chez les Grecs les paroles, les signes auxquels les initiés aux mystères de Cérès, de Cybèle, de Mithra se reconnaissaient ; les chrétiens avec le temps eurent leur symbole ». (*Dictionnaire philosophique*, article « SYMBOLE ou CREDO »).

Pour Voltaire, le sens est également celui du formulaire qui contient les principaux articles de la foi : Le Symbole des Apôtres, et, absolument, le symbole, celui qui fut établi par les apôtres, et qui commence par ces mots : Je crois en Dieu le Père tout-puissant.... Le Credo est ainsi le symbole des Apôtres, la parole qui contient l'essentiel de l'enseignement du Christ.

## Le sens de l'énigme

Après ce long préambule, revenons au présent et examinons les termes de la question du symbole aujourd'hui. Quel rapport avons-nous aujourd'hui avec le symbole antique et pourquoi le symbole nous intéresse, nous Frans-maçons du XXIe siècle ?

Si le symbole grec indiquait par sa brisure un manque, il indiquait une moitié qui lui était semblable, qui était du même ordre, qui lui était relié par une identité de matériau et une similitude de forme : une quasi-gémellité. A une moitié de tesson de poterie manquait une deuxième moitié de tesson de poterie ; à une moitié de pièce d'ivoire correspondait une seconde moitié de pièce d'ivoire.

Pour nous, il en est un petit peu autrement puisque les deux moitiés des symboles que nous utilisons ne relèvent pas du même ordre. L'un relève du matériel ou d'une représentation graphique (notre houppe dentelée par exemple), l'autre d'une réalité spirituelle, ou au moins, non matérielle. Le symbole nous guide d'un Ordre vers l'autre, aurait dit Pascal. Il nous fait passer de la colonne terrestre à la colonne céleste. Le symbole est un signe et en tant que signe, il fait signe vers un autre que lui. Le symbole évoque, suggère. Il ne relève pas d'une traduction. Un *bon* symbole, un symbole fertile est une énigme. Et cette énigme s'inscrit dans un dessein pédagogique.

Pourquoi ? Parce qu'il incite à chercher au-delà de lui, il déclenche la recherche. L'énigme est une invitation à outrepasser, à passer outre, à aller plus loin qu'elle. Elle suppose une curiosité toujours inassouvie de l'homme de désir de comprendre ou de saisir. Il y a une résistance voulue de l'énigme, et donc du symbole : les deux moitiés sont brisées et le travail du bon ouvrier est de chercher à « recoller les morceaux » de ce qui lui est présenté. Il présuppose que ce qu'on lui présente n'est pas dénué de sens et qu'une Sagesse a pu présider à la constitution de cette énigme, qu'un sens se cache, là où, au début, il ne voit qu'éléments épars. Au-delà du chaos manifeste, règne un ordre sous-jacent.

L'énigme est l'élément central de notre pédagogie *alternative*. Dans le système éducatif, on s'oblige à la clarté, à des enchaînements de raisons qu'on appelle des raisonnements. Dans le Temple, nous revendiquons, paradoxalement, une forme de demi-jour. Nous prétendons que le savoir que nous dispensons ne peut qu'être indirect. Il est voilé comme la statue de la déesse à Saïs. Mais c'est ce voile, ce caractère translucide du symbole qui est le moteur qui pousse le cherchant à aller plus loin.

On parle souvent de la « méthode » de la Franc-maçonnerie. Si méthode il y a, elle consiste à susciter un ébranlement, un déséquilibre qui est le chemin le plus droit vers la lumière. L'énigme, le symbole sont des corridors nécessaires pour se déprendre de la vieille raison, la faire vaciller, puis la plier. La Franc-maçonnerie n'est pas le royaume de la déraison, elle est le domaine d'une autre raison, d'une raison supérieure à notre rationalité diurne. Le symbole est un des modes d'accès à ce régime de rationalité nocturne.

## Histoires de tradition

Au XXe siècle, en dehors des linguistes et des sémiologues, c'est sans doute René Guénon qui a poussé le plus loin la réflexion sur le symbole, en qui il voit un rempart érigé contre la modernité (avec un petit *m*). La présence du symbole dans une société ou une organisation initiatique signe son appartenance ou sa distance à la Tradition (avec un grand *T*) et on peut l'opposer point par point à notre modernité raisonneuse.

Le symbole est avant tout un outil de transmission de vérités qui ne relèvent pas du langage. Il s'y oppose même en tout point. Les sept thèses qui suivent les relèvent :

### 1. Le Secret initiatique ne peut s'exprimer qu'à travers le symbole.

« Le secret [initiatique] est secret parce qu'il ne peut être exprimé au moyen de mots ; les rites et les symboles, suggèrent plutôt qu'ils n'expriment. Ce qui est transmis par l'initiation n'est pas le secret lui-même, puisqu'il est incommunicable, mais l'influence spirituelle qui a les rites pour véhicule, et qui rend possible le travail intérieur au moyen duquel, en prenant les symboles comme base et comme support, chacun atteindra ce secret. » (*Aperçus sur l'initiation*, XIII, 90)

### 2. Le symbole est une forme d'expression synthétique et intuitive

« La philosophie est langage et donc essentiellement analytique, tandis que le symbolisme proprement dit est essentiellement synthétique. La forme du langage est par définition « discursive » comme la raison humaine ; au contraire, le symbolisme est véritablement « intuitif », ce qui le rend plus apte que le langage à servir de point d'appui à aller au-delà de la raison. C'est pourquoi il constitue le mode d'expression par excellence de tout enseignement initiatique. » (*Ibid.*, 130-131)

### 3. Le symbole nous relie à un « ordre supérieur » : tout ce qui est en bas est comme ce qui est en haut (*Table d'émeraude*).

« Le véritable fondement du symbolisme c'est la correspondance qui existe entre tous les ordres de réalité, qui les relie l'un à l'autre, et qui s'étend, de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel lui-même ». (*Ibid.*, 132)

#### 4. Le symbole est universel

« Le symbolisme, qui est comme la forme sensible de tout enseignement initiatique, est un langage plus universel que les langages vulgaires. Tout symbole est susceptible d'interprétations multiples, non point en contradiction entre elles, mais au contraire se complétant les unes les autres, et toutes également vraies quoique procédant de points de vue différents ». (*Ibid.*, 205)

#### 5. Le symbole est adapté à notre humanité

Nous avons « besoin d'une base sensible pour nous élever vers les sphères supérieures ». (*ibid.*, 15)

#### 6. Le symbole est un accélérateur de parcours

« [Les formes symboliques] sont comme le cheval qui permet à un homme d'accomplir un voyage plus rapidement et avec beaucoup moins de peine que s'il devait le faire par ses propres moyens ». (*Ibid.* 16)

#### 7. Le rapport d'analogie entre le symbole et la chose symbolisée n'est jamais arbitraire ; il est toujours *motivé* parce que d'origine suprahumaine.

« Tout véritable symbole porte ses multiples sens en lui-même, et cela dès l'origine, car il n'est pas constitué comme tel en vertu d'une convention humaine, mais en vertu de la « loi de correspondance » qui relie tous les mondes entre eux (...). Le symbolisme est une science exacte, et non pas une rêverie où les fantaisies individuelles peuvent se donner libre cours. ». (*Ibid.* 34)

### Une histoire diabolique

Alors pourquoi le diable maintenant ?

L'antonyme étymologique du *symbolique* est le *diabolique*, ce qui divise. Le *diabolos* est, au sens propre, pour les Grecs, le bâton qui semble rompu lorsqu'il est plongé dans l'eau ; au sens figuré, c'est l'apparence trompeuse. Ce qui est trompeur, fait croire à la cassure, relève de l'illusion des sens, est de l'ordre du diabolique ; ce qui rapproche, met en accord réalité et perception, reconstitue l'unité ou la totalité originelle est de l'ordre du symbolique.

Le diable est celui qui trompe et qui divise, qui trompe *en divisant* : comme l'alcool, il fait voir double et suscite le *doute*. Le travail du Franc-maçon, en opposition, est de construire un monde UN, pour lui (re)donner du sens. Il en est empêché par le diable qui toujours reconstitue de la pluralité, de la dualité. Il brouille les pistes. Il nous entraîne sur la voie du chaos et de l'insensé.

Le diable, c'est celui qui persiste à ne voir dans la bordure dentelée de notre tapis de Loge qu'une succession de flèches alternativement noires et blanches, pointées vers l'extérieur ou l'intérieur. Le diable est celui qui a la vision rapprochée, qui dissèque, analyse jusqu'aux plus fines taches mais qui, par ce mouvement même, perd de vue l'ensemble.

A force de découper le réel en petites unités, il n'est plus capable de restituer à l'ensemble une cohérence.

Hors pour nous, le monde n'a pas toujours revêtu sa déchirure tragique, la bigarrure



indéchiffrable qu'il nous présente aujourd'hui. Quelque chose a été perdu, autre manière de dire que nous sommes sortis de l'Éden.

Devenir ou redevenir UN consiste à suspendre les contraires et aller au-delà des antinomies. C'est peut-être cela que nos Pères fondateurs ont voulu exprimer lorsqu'ils évoquent « le centre de l'Union » ou ce point "quantique" qui se situe entre l'équerre et le compas.

## Histoire de mythe et de silence

Revenons pour finir au mythe dont nous sommes en fin de compte partis car il constitue une des espèces du symbole. Il l'exprime sous forme de récit. Si le symbole tente de nous amener de l'image sensible à la réalité immatérielle qu'il représente, le mythe nous raconte une histoire qui demande à être interprétée. Il exige qu'on en tire un enseignement pour soi, qu'il nous amène à une profondeur insoupçonnée, qu'il bouleverse notre manière d'appréhender le monde, bref, qu'il nous change radicalement.

Pour les Grecs, le *Muthos* est un récit dont les sujets sont souvent des dieux et dont il est impossible de déterminer s'il présente ou non une adéquation avec la réalité qu'il est censé évoquer. En ce sens étroit, il s'oppose au *Logos*, langage de vérité, discours dont on suppose à rebours qu'il entretient un lien assuré avec la réalité. Le mythe est foncièrement ouvert, en ce qu'il appelle une multiplicité d'interprétations et engage notre rapport au monde, tout ensemble sensible, intuitif et intellectuel.

Guénon poursuit la démarche généalogique et propose une étymologie de *muthos*.

Le substantif proviendrait du verbe *muo* ( $\mu\upsilon\omega$ ) : tenir la bouche close, être silencieux. Passé au latin, *muthos* devient *mutus*, d'où le fameux *Mutus liber* des alchimistes, livre muet en ce sens qu'il ne livre que des images sans explication. *Muo* peut également signifier, dans un sens actif : initier aux mystères.

On en déduit (Guénon va beaucoup plus loin mais il convient sans doute d'être prudent) que le mythe met en œuvre un sens qui va au-delà des mots et dépasse la parole rationnelle. *Mythe* et *mystère* – entendu au sens d'initiation secrète antique – ont la même origine étymologique. Ils partagent cette valeur d'une transmission d'un au-delà (en deçà ?) de la parole.

Nous retrouvons ici les valeurs et les pratiques de la Franc-maçonnerie, avec cette centralité du secret qui ne relève pas d'une volonté de dissimulation, accusation dont nous sommes régulièrement la cible, mais d'une impossibilité essentielle de *dire* le mystère que nous avons vécu. Ce que nous avons à ne pas dire, c'est cet ébranlement intime qui a été le nôtre lorsque nous avons été initiés et l'efficacité sensible des mythes et des symboles qui nous nourrissent. Par un paradoxe qui n'en est peut-être pas un, le Soleil de la pleine raison est impuissant à lui seul à nous éclairer. Il nous faut le mettre en conjonction avec une Lune et un Maître de Loge pour qu'il délivre ses pleins pouvoirs.

Héraclite a dit : « Le roi dont l'oracle est à Delphes ne parle pas, ne dissimule pas, il fait signe » (fr. 93).

Cette sentence, deux millénaires et demi après sa formulation première, est sans doute toujours d'actualité pour nous.

**Jérôme MINSKI**

20 février 2011





## **Message personnel aux Vénérables Maîtres**

### **et à tous les Frères Maîtres de la GLTSO**

Comme nous vous le précisons dans de précédents numéros de votre revue, le comité de rédaction rappelle que tous les **Vénérables Maîtres** sont sollicités pour transmettre les travaux des Frères Apprentis et Compagnons (avec leur accord naturellement) qu'ils jugeront utiles de porter à la connaissance de tous.

De même les **Frères Maîtres** sont invités à nous communiquer spontanément la planche, ou tout commentaire sur les articles déjà parus, qu'ils souhaitent – en toute simplicité – faire paraître dans la revue.

Une seule adresse mail à votre disposition :

**[www.epistolae@gltsso.org](mailto:www.epistolae@gltsso.org)**.

# ORIGÈNE ET L'ÉGLISE INTÉRIEURE DES DIDASCALES GNOSTIQUES

## Liminaire

Il m'a été demandé d'extraire d'une planche que j'ai lue récemment au 1<sup>er</sup> grade sur Origène les éléments pouvant constituer une théorie sur la filiation ésotérique chrétienne de la franc-maçonnerie et du régime le plus chrétien, le Régime Ecossais Rectifié.

S'agissant des origines de la franc-maçonnerie, toutes les thèses ont été énoncées quitte à se contredire. Pour les uns, Adam était le premier maçon, pour d'autres, la franc-maçonnerie n'existe que depuis 1717. Entre ces deux dates, mythique pour Adam et bien réelle pour la Grande Loge de Londres (1717), toutes les origines ont été imaginées.

Mon hypothèse raisonnable prend en considération les racines chrétiennes de la franc-maçonnerie, voire judéo-chrétiennes, avec de très nombreuses références à l'Ancien Testament ; mais Jean Tourniac proclame dans l'un de ses ouvrages, « l'Ordre est chrétien ». La franc-maçonnerie continentale étant ésotérique, l'ordre porte donc l'ésotérisme chrétien.

Je me place ainsi dans l'hypothèse de cette origine chrétienne de la franc-maçonnerie. Cette origine chrétienne n'exclut pas des influences juives, le Christ lui-même, Grand Réparateur, Logos, Fils, Deuxième personne de la Trinité, s'est incarné dans un homme juif pratiquant la religion juive. Dans la recherche des origines de la franc-maçonnerie, sans négliger les influences préchrétiennes dont juives, nous nous intéresserons particulièrement à l'Église des premiers temps, comme l'ont fait nombre de nos frères érudits.

### L'Église des premiers temps, le Christianisme primitif ou originel,

- c'est d'abord la vie et les enseignements du Christ lui-même, enseignements publics ou enseignements secrets ;
- ce sont naturellement les Apôtres, auteurs des textes sacrés du Nouveau Testament ainsi que les Pères apostoliques ;
- ce sont les judéo-chrétiens, les juifs devenus disciples du Christ mais qui n'ont pas voulu rejeter les pratiques juives. Martinez de Pasqually en serait un lointain héritier ;
- ce sont les pères de l'Église, théologiens remarquables des six premiers siècles dont nous scindons le groupe en deux sous-groupes, les pères persécutés d'avant 313 et les pères installés dans le pouvoir à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Pour moi l'Église primitive s'arrête en 313.

Origène faisait partie de la première catégorie, né en 187 à Alexandrie et mort en 253 des sévices d'une dernière persécution.

J'exposerai dans cette planche qu'Origène est le porteur de la gnose alexandrine que j'assimile en première approximation à ce qu'on appellera plus tard l'ésotérisme chrétien.

J'expliquerai comment, parallèlement à la hiérarchie du clergé, [Origène transmettait au sein de l'Église la doctrine secrète des Apôtres, enseignée par le Christ lui-même au lendemain de sa résurrection](#). Je pose donc que dans l'Église primitive, il existait un clergé pourvu des pouvoirs hiérarchiques et sacramentaires mais il existait aussi ce que le théologien Jean Daniélou appelle une « [lignée de didascales gnostiques](#) », c'est-à-dire, une succession organisée par les Apôtres eux-mêmes, mais distincte des évêques, des maîtres spirituels ou « docteurs », ou didascales ce qui, en grec, signifie professeurs.

Ce repérage d'une école distincte de la hiérarchie ostensible mais bien présente au cœur du Christianisme nous renvoie à une notion qui nous est chère et familière, [la notion d' « Ordre Intérieur »](#) :

- le R.E.R. a un ordre intérieur très vivant. Il en est sans doute de même pour les hauts grades des autres rites ;
- parmi les hypothèses formulées sur le Temple, on a pu supposer que les Templiers avaient leur propre ordre intérieur ;
- l'Église de Pierre elle-même aurait été dotée d'un ordre intérieur lié à un autre apôtre. On parlera de l'Église johannite, l'Église de Jean dont l'histoire ou la légende repèreront les chefs : saint Irénée de Lyon successeur de saint Polycarpe, lui-même disciple direct de saint Jean ; plus tard un évêque johannite de Jérusalem aurait dévoilé aux Templiers le secret de la filiation johannite ;
- certains frères préfèrent l'Église de Jacques à l'Église de Jean car Jacques était le chef des judéo-chrétiens : cf. la question posée par Jean Tourniac « sommes-nous des judéo-chrétiens ? » On voit que cette notion de l'église intérieure ou d'ordre intérieur, très présente dans nos spéculations, qui si elles peuvent se contredire n'en sont pas moins pertinentes et utiles à la compréhension de notre engagement spirituel

## [Revenons à Origène](#)

Origène est né et mort dans la persécution. Né en 187, il accompagnera, adolescent, son père Léonides au martyre en 202. Il devient chef de famille, donne des cours de grammaire pour subvenir aux besoins des siens et poursuit ses activités théologiques. Il sera nommé en 215, par l'évêque Demetrios, chef du didascalée d'Alexandrie, succédant à Clément d'Alexandrie, promoteur infatigable de la gnose chrétienne. Il est intéressant de noter qu'Origène alors n'est pas prêtre ce qui indique bien que la fonction de docteur est indépendante de la fonction sacerdotale. Il est vraisemblable que des conflits entre les deux structures seront pour le moins sous-jacents et qu'Origène, anticipant une réforme qui verrait la victoire du Clergé sur les didascales, se fait ordonner prêtre en 230 par les évêques de Césarée et de Jérusalem et il pourra alors enseigner dans les églises. Mais l'évêque d'Alexandrie prend très mal l'ordination qu'il considère comme une ingérence dans son diocèse : il chasse Origène qui va continuer sa carrière à Césarée où il fonde un autre didascalée. C'est à Césarée qu'il sera arrêté et persécuté en 250 et qu'il mourra en 253 des suites des mauvais traitements.

## L'œuvre et la doctrine :

- L'œuvre d'Origène sera le résultat de son **intelligence puissante** aidée par des moyens d'édition et de reproduction (sténographes, copistes, l'imprimerie n'existait pas !), qu'un riche converti, Ambroise, met à sa disposition. Il écrit des traités, prononce des homélies sténographiées dans les églises mais la majeure partie de son œuvre sera détruite puisque l'œuvre d'Origène sera condamnée, post mortem, 200 ans plus tard sous l'influence de l'empereur Justinien.
- Origène a une passion : **l'interprétation de l'Écriture**. Pour ce faire, il construit une cathédrale bibliographique : les Hexaples, présentation synoptique de tout l'Ancien Testament selon six versions, en hébreu et grec, ce par souci de rechercher l'intention divine exacte dans l'Écriture sacrée et de pouvoir discuter utilement avec des philosophes et des rabbins.
- Fidèle à la doctrine alexandrine, et comme l'avait déjà fait Philon d'Alexandrie, juif hellénisé, à l'époque du Christ, **il propose la pluralité des sens pour l'écriture**. Il ne se limite pas au sens littéral et ajoute le sens spirituel, le sens allégorique, le sens moral, le sens mystique, bref selon les cas de figure, l'Écriture aura au moins deux interprétations (littérale et spirituelle, voire trois, voire quatre).  
Cette **promotion de l'interprétation symbolique** est une victoire de l'intelligence et protège de tout danger fondamentaliste.
- Engagé apparemment dans le conflit clergé-didascales, penseur puissant et original, Origène n'en est pas moins fidèle à la doctrine de l'Église, à la doctrine déjà établie quand il vit, c'est-à-dire, rappelons-le, un bon siècle avant que les conciles œcuméniques (Nicée, Constantinople, Éphèse, Chalcédoine) ne fixent définitivement les doctrines trinitaire et christologique de l'Église chrétienne. Mais il est fidèle au Kérygme, proclamation selon laquelle le Christ, fils de Dieu est ressuscité pour nous sauver.

Il est également fidèle au Symbole qui, bien avant le symbole de Nicée, est reçu unanimement dans les communautés chrétiennes : ces « symboles » sont en réalité la profession de foi dite à la messe du dimanche, le premier concile de Nicée n'y ayant ajouté qu'un mot du vocabulaire de la philosophie grecque : consubstantiel. Pour le reste nous ne sommes qu'au second siècle et de très nombreux points de doctrine ne sont pas verrouillés par le dogme. **Origène met toute sa puissance intellectuelle et son imagination créatrice au service de théories flamboyantes :**

- Le statut des trois personnes de la Trinité n'étant pas encore fixé, Origène manifeste des tendances subordinationistes – le Fils est inférieur au Père – qui seront celles de Martinez de Pasqually.
- Influencé par les Platoniciens, il fait l'hypothèse de la création simultanée des âmes par Dieu dès la création du monde. Il croit que toutes les âmes ont chuté en même temps dans le péché et donc dans la matière que nous connaissons, ce qui lui permet d'expliquer astucieusement le paradoxe du péché originel : tous les hommes ont péché en Adam. En effet, l'âme d'Adam et l'âme de tous les hommes, sauf l'âme du Christ et sans doute l'âme de la Sainte-Vierge n'ayant pas chuté dans le mal. Cette chute ressemble fort à celle décrite par Martinez de Pasqually.

- Influencé par les gnostiques hétérodoxes (gnose valentinienne), il croit à la multiplicité des mondes qui offre aux âmes imparfaitement purifiées un cheminement, une sorte de purgatoire.
- Influencé par des ésotérismes juifs, il s'intéresse à une sorte de réincarnation qui serait aussi une sorte de purgatoire.
- En effet, le but à atteindre n'est pas l'éternel retour dans le temps, mais la réintégration dans l'état originel de l'âme avant qu'elle ne chutât. Cette réintégration que nous connaissons bien au R.E.R., Origène l'appelle l'apocatastase. En effet, selon Origène toutes les âmes même celles des démons ont vocation à retrouver l'état originel et cette apocatastase sera la principale pomme de discorde entre l'ordre ecclésiastique établi, soutenu plus tard par Justinien, et les disciples d'Origène qui furent condamnés. Aujourd'hui des théologiens sérieux tentent de réhabiliter Origène au regard de la doctrine de l'Église chrétienne.

S'agissant des [disciples d'Origène](#), une communauté d'entre eux aurait été repérée par les historiens au nord de l'Espagne c'est-à-dire au sud des Pyrénées ariégeoises, je crois, à la fin de l'Antiquité. On a soulevé l'hypothèse que cette communauté aurait pu se transformer en la communauté cathare qui vivait dans ces montagnes ; on pense naturellement à Montségur. A suivre...

## Conclusion

J'ai donc essayé de présenter Origène, sa vie, son œuvre, sujet qui mériterait des milliers de pages. De ce travail, je voudrais retenir spécialement ma « découverte » sur la voie intérieure des didascales gnostiques. Je suis très respectueux de toutes les théories échafaudées sur l'ordre intérieur des Templiers, sur l'église intérieure de Jean, etc. Je pense que ce concept d'ordre intérieur est très pertinent et constitue un matériau très utile à notre recherche mais je constate que, dans certains cas, les preuves scientifiques, historiques, scripturaires et archéologiques manquent cruellement.

Les éléments scientifiques du dossier sont par contre très nombreux pour l'établissement historique de la « [lignée des didascales gnostiques](#) » chère au cardinal Daniélou.

Un fragment de Clément d'Alexandrie énonce que le Christ, après sa résurrection, a enseigné sa doctrine secrète à trois Apôtres choisis, Pierre, Jacques et Jean, auxquels s'est adjoint saint Paul ; ces quatre ont transmis cet enseignement aux soixante-dix, dont faisait partie Barnabé. Ce [saint Barnabé](#) est un personnage central dont j'ai découvert le rôle majeur à la faveur de la présente recherche. C'est lui qui a introduit saint Paul, Apôtre pour le moins original, auprès des Apôtres ordinaires qui eux avaient connu le Christ de son vivant. C'est lui qui était chargé de développer l'enseignement doctoral indépendamment du clergé subordonné à saint Pierre. C'est donc lui le premier « docteur », le premier catéchète, le premier didascale. Chronologiquement, il est très proche de Pantène qui fut le maître de Clément d'Alexandrie, lequel fut le maître d'Origène. Finalement, [Origène est très proche des enseignements secrets du Christ lui-même.](#)

N'a-t-on pas là, dans l'École d'Origène, notre ordre intérieur idéal, attesté par les écritures et plus largement des textes dont les œuvres mêmes de Clément d'Alexandrie. Cette église intérieure aura, nous l'avons vu, des difficultés avec l'Église extérieure, les péripéties d'Origène en sont la preuve. Pourtant le didascalée d'Alexandrie subsistera jusqu'à Didyme l'aveugle (313-398) nommé didascale d'Alexandrie par l'évêque Cyrille.

Comme on l'a fait pour les Templiers, pour les Esséniens, pour les Johannites, notre intérêt intellectuel et spirituel est maintenant de [rechercher le lien qui, par-delà les siècles, a pu tenir ensemble Origène ou peut-être Didyme l'aveugle avec Jean-Baptiste Willermoz et Martinez de Pasqually](#) puisqu'aussi bien c'est en Origène que l'on trouve la notion théologique – apocatastase – la plus proche de la réintégration proposée par Martinez.

Constatons un dernier jalon historique constitué lui aussi de personnages dont l'existence ne fait aucun doute. Il s'agit de [Fénelon](#), grand adversaire de Bossuet, et du [chevalier de Ramsay](#). Fénelon paraît avoir été un adepte de Clément d'Alexandrie ayant écrit sur lui un ouvrage intitulé « le gnostique de Clément d'Alexandrie ». Dans les thèses qu'il expose, Fénelon est des nôtres. Ajoutons de plus que Fénelon a eu comme secrétaire le chevalier de Ramsay. Ce chevalier qui par son discours célèbre a restauré la chevalerie (chrétienne naturellement) dans la franc-maçonnerie. « Nos ancêtres les croisés » disait-il, évoquant ce lien que nous recherchons sur un millénaire et demi.

Le didascalée d'Alexandrie, le didascalée d'Origène évoqué par l'évêque Fénelon et dont le lien direct avec le Christ en personne est attesté par un écrit de Clément d'Alexandrie lui-même, ce didascalée ne présente-t-il pas les signes de crédibilité importants qui pourraient lui faire conférer la qualité de [véritable église intérieure de l'ésotérisme chrétien](#) ? C'est en tous cas une piste qu'il me semble utile d'explorer.

*Un frère de Saint Jean l'Amitié n°99  
à l'Orient de Toulouse,  
TGL de la Région 5, le 11 octobre 2014.*



## Pourquoi le 3<sup>e</sup> grade n'est pas une invention tardive des *Moderns* ?

Le seul titre de cet article fera sans nul doute bondir un certain nombre d'historiens, comme de frères, qui tiennent pour acquis que le 3<sup>e</sup> grade, celui de Maître Maçon, et sa légende associée sont une invention des *Moderns*, datant ainsi du siècle des Lumières. Ce sont les mêmes d'ailleurs qui pensent que la franc-maçonnerie spéculative, née officiellement à Londres en 1717, ne peut être qu'issue d'esprits "supérieurs" et que les artisans des corporations de métier n'avaient pas les qualifications intellectuelles requises pour avoir des pratiques rituelles symboliques. Il s'agit là des fervents défenseurs de la théorie dite de l'emprunt développée autrefois par Eric Ward<sup>1</sup>. Selon ce dernier, les *Moderns* auraient puisé leur inspiration dans des rituels opératifs, dénués de tout élément ésotérique, et y auraient ensuite superposé un symbolisme, du fait de leur érudition, pour conférer un vernis d'ancienneté et d'authenticité à leur création, la franc-maçonnerie spéculative.

Pourtant, un certain nombre d'éléments objectifs prouvent que ce ne sont pas les hommes des Lumières qui ont inventé cette tradition, et encore moins ce 3<sup>e</sup> grade, dans le but clairement énoncé de véhiculer des idées de la science moderne. Mais encore faut-il sortir du débat passionnel, idéologique, et ne retenir qu'une approche rationnelle pour les voir. A cette fin, il faut également faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit et avoir quelques connaissances, mêmes modestes, touchant à divers domaines pour bien comprendre le sujet et l'appréhender dans toutes ses dimensions. C'est alors qu'apparaît clairement que la légende d'Hiram n'est pas une élaboration savante de "penseurs" tardifs. Etudier la franc-maçonnerie sans tenir compte de tout l'environnement géo-politico-religieux de l'époque, et des siècles qui ont précédés, en méconnaissant les principes du fonctionnement d'une société traditionnelle telle que l'était celle du Moyen Âge et en ignorant l'histoire de l'Art de bâtir ne peut conduire qu'à des erreurs d'interprétations.

Nous allons donc nous attacher à démontrer que cette croyance dans l'invention d'un 3<sup>e</sup> grade et de sa légende au XVIII<sup>e</sup> siècle relève d'une idéologie qui ne résiste pas à une étude critique rigoureuse. Nos développements, dont certains passages sont extraits de notre ouvrage, ne permettront pas d'exposer ici tous les faits nécessaires pour étayer nos propos. Le sujet nécessitant de prendre en compte tout un contexte largement décrit dans nos travaux, nous renvoyons le lecteur à ces derniers pour plus de détails<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Eric Ward, « The Birth of Freemasonry », *AQC*, Vol. 91, 1978.

<sup>2</sup> David Taillades, *De la franc-maçonnerie opérative au rite émulation. Secrets d'histoire et d'une tradition spirituelle*, Dervy, 2013.

## L'HISTOIRE SELON LE PARADIGME DOMINANT

Pour faire une brève présentation de ce que seraient nos connaissances actuelles sur ce 3<sup>e</sup> grade et sa légende, selon l'idéologie dominante, nous sommes partis de l'ouvrage *Hiram et ses frères* de Roger Dachez<sup>3</sup>, cet auteur étant présenté par beaucoup, en France, comme "l'historien" de la franc-maçonnerie. Mais ce livre qui se veut une vulgarisation et une tentative de synthèse, est un embrouillamini tant il met de la confusion là où il ne peut y en avoir.

Ainsi, selon l'auteur, la légende d'Hiram serait "Le" mythe fondateur de la franc-maçonnerie spéculative. Cette dernière n'aurait comportée à son origine que deux grades et ses rituels auraient été élaborés, selon une approche évolutionniste, lentement et pendant des dizaines d'années. La structure de la franc-maçonnerie spéculative anglaise serait largement empruntée au modèle écossais dont l'organisation du métier a été codifiée par William Schaw (1598-99). Toutefois, selon l'auteur, rien n'interdirait de penser l'existence initiale d'un seul et unique grade en Angleterre<sup>4</sup>. Il soutient également, dans une interprétation personnelle dénuée de toute rigueur scientifique, que le 3<sup>e</sup> grade, qui est une "initiative" anglaise, aurait conduit les écossais à scinder leur 2<sup>e</sup> grade pour en déplacer une partie vers le 3<sup>e</sup>, expliquant ainsi la présence des Cinq Points du Compagnonnage dans le grade de Maître Maçon<sup>5</sup>. En résumé, les écossais auraient inventé une franc-maçonnerie spéculative en deux grades que les anglais auraient importés, mais seulement avec un seul grade, pour ensuite en créer un troisième sous la forme que nous lui connaissons vers 1725. Le deuxième grade ne serait apparu qu'en 1723 avec les constitutions d'Anderson. Selon l'auteur toujours, il y aurait eu en Angleterre, en 1723, un système avec trois mots mais deux grades<sup>6</sup>. Enfin, concernant le 3<sup>e</sup> grade, il serait né d'un "besoin" de toute la maçonnerie anglaise dans le début des années 1720<sup>7</sup>. Si les documents historiques avancés par l'auteur sont bien réels, leur utilisation et leur interprétation semblent démontrer une idéologie voulant faire d'Hiram une création composite tardive, une synthèse de différentes sources légendaires sur un fond chrétien, créée grâce à l'érudition de "savants docteurs".

Le problème ayant été mal posé dès le début par ceux qui se sont intéressés au sujet des origines, bien souvent pour ne pas remettre en cause leur idéologie, des théories saugrenues ont été échafaudées puis reprises pour donner naissance à des idées bien farfelues. C'est ainsi qu'a été avancée l'hypothèse selon laquelle la légende d'Hiram serait un mythe fondateur faisant du 3<sup>e</sup> grade le premier grade "créé", les autres, les deux premiers et les hauts-grades ou *side-degrees*, ayant été adjoints *a posteriori*<sup>8</sup>.

---

<sup>3</sup> Roger Dachez, *Hiram et ses frères*, Véga, 2010. Voir également Roger Dachez, "Hiram et ses frères : une légende fondatrice", *Renaissance Traditionnelle*, n° 129, janvier 2002. Si on peut saluer la volonté de clarification des sources documentaires souhaitée par l'auteur, on regrettera malheureusement qu'il n'en tire pas les conclusions qui s'imposent.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 36.

<sup>5</sup> Roger Dachez, *Hiram et ses frères*, *Op. Cit.*, p. 27. L'auteur se base sur un procès-verbal de la loge écossaise de Kelso du 18 juin 1754 qui démontre que la loge ignorait jusqu'à cette date l'existence d'un 3<sup>e</sup> grade en franc-maçonnerie. Lors de cette réunion en loge, des Maîtres Maçons visiteurs ont passé un frère compagnon puis ont ouvert une loge au 3<sup>e</sup> grade pour procéder à une élévation, remédiant ainsi à ce défaut. De ce simple constat l'auteur invente, purement et simplement, toute une histoire pour justifier un glissement des Cinq Points du Compagnonnage. Il n'y a rien dans son développement d'objectif et de scientifique.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>7</sup> *Ibid*, p. 114.

<sup>8</sup> Philippe Langlet, *Les sources chrétiennes de la légende d'Hiram*, Dervy, 2009, p. 360.



Connaître le climat intellectuel de l'époque pour étudier la naissance de la franc-maçonnerie, comme le propose Roger Dachez, constitue un premier pas, malheureusement insuffisant. Bien d'autres éléments sont à prendre en considération comme nous allons largement le démontrer dans ce qui paraîtra, de premier abord, être une digression mais qui est pourtant indispensable pour trancher ce nœud gordien.

## CONTEXTE GÉO-POLITIQUE ET RELIGIEUX EUROPÉEN

Née officiellement en 1717, la franc-maçonnerie spéculative moderne apparaît dans le sillon d'une époque charnière où la société occidentale sort d'une organisation traditionnelle. Cette véritable fracture est une rupture dans la perception qu'a l'homme du monde qui l'entoure. L'homme "moderne" change radicalement de conception quant à la place qu'il occupe dans l'univers. Il tourne le dos à la symbolique au seul prétexte qu'elle ne permet pas de représenter le monde tel qu'il le voit désormais. La science "moderne" est le nouvel espoir de libération et de bonheur pour l'homme. Elle donne naissance aux lois physiques de la nature qui règlent le fonctionnement de l'univers sans que le Créateur ait à intervenir<sup>9</sup>, préparant ainsi le règne futur de l'athéisme occidental.

### *La société traditionnelle du Moyen Âge*

Le siècle des Lumières marque ainsi la fin de la société traditionnelle<sup>10</sup> en Occident reposant sur la structure métaphysique universelle que sont les trois ordres : le sacerdoce (*oratores*), la royauté (*bellatores*) et les métiers (*laboratores*)<sup>11</sup>, ce dernier ordre représentant ceux qui travaillent et pas seulement les laboureurs ou paysans comme il est dit trop souvent à tort. Cette société était dirigée par un Roi considéré comme un être divin ou comme un individu exerçant une fonction divine<sup>12</sup>. La fonction royale, largement déformée, dénaturée et caricaturée par notre conception moderne du monde, consiste à maintenir ou rétablir, lorsque c'est nécessaire, l'ordre social, l'unité, l'harmonie, la paix, la justice, la prospérité matérielle et spirituelle<sup>13</sup>. C'est pourquoi rien ne pouvait être construit autrefois sans l'autorisation des rois ou des empereurs. La construction et la restauration des édifices sacrés étaient une obligation envers la Divinité, un devoir royal, une prérogative et le signe du pouvoir. Le Roi devait veiller à la conformité comme au bon état des représentations du divin, qu'il s'agisse d'images ou de demeures. Ce sont les rois ou les empereurs, représentant le Pouvoir Temporel, qui faisaient construire et finançaient les palais comme les édifices religieux<sup>14</sup>.

---

<sup>9</sup> Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Gallimard, réédition 2011.

<sup>10</sup> Une société *traditionnelle* est une société fondée sur une *tradition sacrée* d'où découle toute son organisation. Nous utilisons le terme *traditionnel* dans le même sens pour les arts et les métiers.

<sup>11</sup> Comme nous l'a fait remarquer Patrick Geay, nous trouvons dans la triade Sagesse-Force-Beauté un parallèle avec les trois principales castes de la société traditionnelle hindoue : *Brahmane*, *Kshatriya*, *Vaishya*. Ce qui correspond respectivement au sacerdoce, à la royauté, et à l'artisanat. Nous retrouvons ainsi la même structure dans nos loges avec le Vénérable Maître et ses deux Surveillants représentant Salomon (*oratores* / Sagesse), Hiram Roi de Tyr (*bellatores* / Force) et Hiram Abif (*laboratores* / Beauté). Le sacerdoce du Roi juif est clairement affirmé dans le psaume 109 : "Tu es prêtre à jamais à la manière de Melki-Tsédeq" (TOB). Melki (Roi) Tsédeq (Justice), est roi de Salem (Paix) mais également prêtre du Très-Haut. Le Roi Salomon est donc également prêtre.

<sup>12</sup> Jean Hani, *La royauté sacrée. Du pharaon au roi très chrétien*, L'Harmattan, réédition 2010, p. 52.

<sup>13</sup> On parle des "deux corps" du Roi, son corps mystique, dont il est la tête, étant un tissu de liens étroits et vivants avec son peuple. Patrick Geay, *La Révolution française ou le "triomphe" de la troisième fonction*, Archè, 2013, p. 65.

<sup>14</sup> Voir la collection "Architecture universelle", aux éditions Office du Livre.

A partir du XII<sup>e</sup> siècle nous assistons à un élan spirituel sans précédent partout en Europe. Se produit alors un renouveau architectural. Les constructions sacrées vont fleurir dans tous les royaumes conduisant ainsi aux déplacements de religieux et d'artisans tous corps de métier confondus. L'établissement de congrégations religieuses ou de corporations de métier en Angleterre, comme dans tout royaume, se faisait alors par ordonnance royale<sup>15</sup>. Le Roi, exerçant un contrôle sur tous ses sujets, avait un droit de visite dans les corporations qu'il pouvait déléguer à des officiers le représentant<sup>16</sup>. Comme en témoignent les plus anciens *Old Charges* anglais connus<sup>17</sup>, le Roi ou ses représentants assistaient aux assemblées des corporations de métier qu'ils régulaient. L'histoire de la Maçonnerie présentée dans les *Old Charges*, considérée à tort par les historiens comme une simple fable ou légende relevant de l'imaginaire, bien qu'elle ne puisse être prise au pied de la lettre, nous laisse grandement entrevoir les liens entre les constructeurs, le Roi et l'Église.

On est en droit de se demander alors si les rois étaient initiés parmi les maçons. Aucune preuve documentaire probante n'existe à ce jour bien qu'il y ait des écrits tardifs témoignant de celles des Stuarts<sup>18</sup>, un mythe pour beaucoup alors que le sujet n'a pas fait l'objet de recherches approfondies. Mais comment peut-on s'assurer des divines proportions ou de la symbolique des constructions sacrées si on n'est pas initié à la Géométrie, cette science qui est la base de toutes les autres<sup>19</sup> et que l'on nomme justement Art Royal dans les loges ? Comment le Roi aurait-il pu connaître cet Art sans une initiation, une transmission sacrée, alors que nous sommes dans une société traditionnelle ?

Enfin, il est largement ignoré que les rois ont pendant fort longtemps cumulé leur fonction royale avec celle de la prêtrise comme avec celle de bâtisseur. En Égypte, toute l'architecture religieuse était autrefois le monopole de Pharaon, le prêtre-roi seul habilité à construire les temples<sup>20</sup>. Il est d'ailleurs attesté que Ramsès II dirigeait les travaux de construction et qu'Aménophis III donnait des directives aux artisans<sup>21</sup>. Les rois ont conservé cette prérogative de la construction au travers les siècles et les Stuarts en faisaient usage comme en témoigne clairement la documentation à notre disposition. On ne peut donc pas ignorer le rôle des rois dans la construction des édifices sacrés et leurs liens étroits avec les bâtisseurs et le clergé.

### *La guerre de Religion : le moteur du changement de société*

Ce passage du Moyen Âge au monde moderne, présenté fallacieusement comme un progrès permettant de sortir de l'obscurantisme d'une époque archaïque<sup>22</sup>, annonce le déclin du pouvoir

---

<sup>15</sup> Auguste Lorieux, *Traité de la prérogative royale en France et en Angleterre*, volume II, Joubert, 1840, p. 397.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 403.

<sup>17</sup> *Regius* vers 408-414 et 449-450, *Cooke* vers 901-912.

<sup>18</sup> M.K. Schuchard, *Restoring The Temple of Vision: Cabalistic freemasonry and Stuart culture*, Brill, 2002, pp. 784, 789, 792.

<sup>19</sup> Du temps des constructions des cathédrales gothiques, la documentation atteste que l'architecte collabore directement avec le Roi ou l'évêque pour établir le projet de construction, le programme et le devis. On sait d'ailleurs qu'il est un sculpteur, métier transmis de père en fils ou aux neveux, et qu'il exécute généralement les travaux de taille les plus difficiles, voir Hans Hellmut Hofstätter, *Gothique*, Office du Livre, 1961, p. 57. Jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle on ne parlait pas d'ailleurs de l'architecte mais du Maître Maçon.

<sup>20</sup> Jean-Louis de Cenival, *Égypte*, Office du Livre, 1964, p. 54. Pharaon était le prêtre suprême, il déléguait une partie de son pouvoir sacerdotal au clergé, mais il était le seul à pouvoir exercer certains cultes, notamment celui de la fondation d'un temple, Jean Hani, *La royauté sacrée*, L'Harmattan, réédition 2010, p. 78.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 51 et 97.

<sup>22</sup> Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, 1979. Nous ne faisons pas l'apologie du Moyen Âge mais il faut cesser de le rendre obscur alors qu'il est une période d'un grand élan spirituel.

monarchique au profit du pouvoir parlementaire. Ce changement sociétal se produit avec violence et s'inscrit pleinement dans l'opposition entre catholiques et protestants. Nous n'étudierons pas ici les causes de la naissance du Protestantisme<sup>23</sup>, mais nous voulons mettre en évidence des événements, conséquences de la Réforme, qui sont indéniablement en relation, directe ou indirecte, avec la naissance de cette franc-maçonnerie "moderne".

Prenant ses racines dans l'Empire, le Réforme va se propager dans le nord de l'Europe mais aussi en Suisse, en France et en Angleterre. Les îles britanniques vont alors connaître, pendant presque deux siècles, un conflit permanent entre trois groupes religieux : les catholiques, les anglicans antipapistes, les protestants calvinistes antipapistes. L'Angleterre qui compte une forte présence protestante notamment à Oxford, Cambridge et Londres, deviendra anglicane<sup>24</sup> mais après plusieurs allers et retours religieux en fonction des monarques successifs. L'Irlande sera et restera majoritairement catholique. L'Écosse sera la première à devenir protestante avec une Église presbytérienne calviniste intransigeante, la *Kirk*. L'Angleterre qui verra se développer un protestantisme plus radical à sa frontière nord, souhaitera un protestantisme plus poussé sur son sol, une revendication portée par le courant puritain.

Cette rupture théologique a des conséquences immédiates sur l'architecture sacrée et le métier de la construction. En effet, les changements opérés dans l'architecture sont à mettre en relation avec les modifications liturgiques car la forme construite est une *Imago Mundi* qui témoigne nécessairement de la liturgie qui la fonde<sup>25</sup>. Comme catholiques et protestants sont en conflit sur les représentations de Dieu, notamment les sculptures des cathédrales qui vont être ravagées rappelons-le, il faut bien qu'ils exercent leur contrôle sur ceux qui bâtissent les édifices sacrés et sculptent les images : les tailleurs de pierre. Ainsi donc, comme le démontre clairement l'histoire de la franc-maçonnerie avec les Statuts de Schaw notamment<sup>26</sup>, il y a bien eu un bras de fer autour du contrôle du métier entre le Roi Stuart et la *Kirk*. C'est ce climat d'opposition théologique qui créa des scissions dans le métier, et un conflit pour en prendre le contrôle, comme David Stevenson le met clairement en lumière dans ses ouvrages<sup>27</sup>. La même bataille s'opère bien entendu en Angleterre. En Écosse, Kilwinning s'opposera sans succès à Édimbourg, la protestante, comme en Angleterre, York s'opposera à Londres. Sauf que, dans ce dernier cas, la tradition maçonnique sera détournée et remodelée dans un tout autre but.

---

<sup>23</sup> Pour une vision synthétique voir Jean Baubérot, *Histoire du Protestantisme*, PUF, 2013.

<sup>24</sup> La rupture avec l'église catholique est faite par Henri VIII (1534) suite au refus de l'annulation de son mariage. Il fera alliance avec les protestants par peur de représailles.

<sup>25</sup> Adrian Snodgrass, *Architecture, Time and Eternity*, Aditya Prakashan, 1990.

<sup>26</sup> Parue le 28 décembre 1598, la première version des statuts de Schaw, adoptée à la Saint-Jean d'hiver, ne comporte aucune référence à Dieu. Cette absence peut être considérée comme une énigme au regard de ce qui se faisait habituellement. En effet, tous les anciens documents liés au métier comportaient généralement des références à Dieu et à la Sainte Église catholique romaine. Le retrait pur et simple des références religieuses semble avoir été décidé pour laisser la gouvernance du métier à la royauté écossaise, proche de l'Église catholique. Mais cette manœuvre sera vite contrée. S'il est régulièrement avancé que la parution de la deuxième version, en 1599, était due à une demande pressante de la Loge Kilwinning qui revendiquait le titre de la loge la plus ancienne d'Écosse, elle permettait surtout de préciser qui en avait le contrôle. En effet, dans cette nouvelle version, il est fait cas des autorités religieuses, c'est-à-dire des *Presbyteries* des comtés, à qui les Surveillants doivent rendre compte. Par la première version des statuts, Jacques VI avait pour objectif de faire barrage aux presbytériens et de reprendre le contrôle du métier, par la deuxième, la *Kirk* venait rappeler qu'elle seule avait désormais l'autorité sur le métier.

<sup>27</sup> David Stevenson, *The Origins of Freemasonry : Scotland's century 1590-1710*, Cambridge University Press, 1988, voir du même auteur *Les premiers francs-maçons*, Éditions Ivoire-Clair, 2000.

Les guerres de Religion entre protestants et catholiques vont conduire aux trois traités de paix de Westphalie en 1648. Ceux-ci définissent un système politico-religieux en Allemagne devant également conduire à la paix durable en Europe<sup>28</sup>. Dans ce nouvel ordre politique européen le Saint-Siège perd une grande partie de son influence politique. Il a en effet été décidé désormais de la supériorité de l'État nation sur l'Église et du civil sur le temporel. L'Autorité Spirituelle est mise à l'écart : c'est la première grande rupture avec l'organisation traditionnelle de la société médiévale. Malgré ces traités, les luttes de pouvoir entre catholiques et protestants ne cessent pas.

Quand le catholique Jacques II Stuart reprend la couronne en Angleterre en 1685, cela entraîne en réaction le retour d'un puissant antipapisme. La même année Louis XIV révoque l'édit de Nantes ce qui conduit plus de 200 000 protestants à quitter clandestinement la France. Plus de 30 000 huguenots iront à Londres, un certain Jean-Théophile Desaguliers fait partie de ceux-là. Cet acte laisse supposer une reconquête catholique en Angleterre. Malgré une tentative d'apaisement avec une déclaration d'indulgence en 1687, va avoir lieu la *Glorieuse Révolution* (1688-1689)<sup>29</sup> qui n'a de glorieuse que le nom puisqu'il s'agit d'une invasion hollandaise. Savamment organisée et maquillée par les parlementaires Whigs pour ne pas froisser le peuple anglais<sup>30</sup>, surtout l'aristocratie, son unique but est de destituer les Stuarts pour empêcher tout retour du catholicisme. C'est le calviniste Guillaume III d'Orange qui est alors installé sur le trône en 1689.

Mais c'est la succession du trône d'Espagne dont l'enjeu n'est pas moins que la domination de l'Europe, qui va précipiter les événements dans les îles britanniques. Le conflit qui en naîtra durera de 1701 à 1714 et épuisera tous les pays d'Europe. En 1698, la France et l'Angleterre s'accordent pour démanteler les "Espagnes", mais Louis XIV ne doit en aucun cas récupérer les provinces catholiques des Pays-Bas. L'Angleterre protège les provinces protestantes hollandaises dont l'armée a permis de chasser les Stuarts. Charles II d'Espagne décède le 1<sup>er</sup> novembre 1700 et Philippe de France, duc d'Anjou, succède au trône en tant que Philippe V, sous condition testamentaire toutefois : l'indivision du royaume. Le démantèlement prévu initialement n'est pas respecté.

Ce puissant bloc catholique dirigé désormais par la France devient une grande menace pour les pays protestants. En 1701, l'Empereur Léopold I<sup>er</sup> signe le traité de La Haye avec l'Angleterre et les Pays-Bas protestants pour former une coalition contre le Roi catholique français. Cette même année, l'*Act of Settlement* est voté en Angleterre pour que la couronne revienne aux Hanovres, des protestants allemands. Le 15 mai 1702, l'Angleterre, l'Autriche et les Provinces-Unies déclarent officiellement la guerre à la France et à l'Espagne, le Saint Empire se joindra à eux pour essayer de défaire le Roi français. Les puissances en opposition sont équilibrées et le conflit s'enlise. C'est dans cette période que la Grande Bretagne émerge (1707) pour former un nouveau bloc politico-religieux protestant.

Mais cette guerre épuise toute l'Europe et la sortie de crise ne peut être que diplomatique. Les combats cesseront en 1713 et les droits et territoires sont répartis entre les différents acteurs de

---

<sup>28</sup> Klaus Malettke, "Les traités de paix de Westphalie et l'organisation politique du Saint Empire Romain Germanique", *Dix-septième siècle*, 2001/1 n° 210, p. 113-144. DOI : 10.3917/dss.011.0113.

<sup>29</sup> Michel Duchein, "Le contexte politico-religieux de l'Angleterre de Jacques II aux hanovriens", *Politica hermetica*, n° 24, 2010, *La franc-maçonnerie et les Stuarts au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

<sup>30</sup> Eveline Cruickshanks, *The Glorious Revolution*, Macmillan Press Ltd, 2000.

ce conflit. Quand Anne Stuart décède, en 1714, on comprend mieux l'empressement du parlement anglais majoritairement protestant à faire entrer en vigueur l'*Act of settlement* mettant les Hanovres sur le trône. Le retour des Stuarts, des catholiques proches du puissant Roi français, aurait de nouveau changé l'équilibre des forces et les protestants auraient eu à craindre partout ailleurs en Europe.

Mais, comme catholiques et protestants n'ont plus les moyens de s'affronter militairement, la lutte va se poursuivre sur d'autres terrains et notamment sur celui des "idées". C'est là qu'entre en scène la franc-maçonnerie spéculative moderne d'Anderson et de Desaguliers. Créée à partir d'une ancienne maçonnerie, mais altérée et reconfigurée, elle va en effet servir à capter l'aristocratie anglaise pour pouvoir véhiculer ensuite les idées du progrès des Lumières<sup>31</sup>, idées portées par l'esprit protestant. Après avoir écarté la papauté et affaibli le pouvoir monarchique au profit du Parlement, il faut contrer les enseignements donnés dans les universités, rappelons-le, inventées et gérées des catholiques. Ainsi, la franc-maçonnerie spéculative moderne va être pensée dès son origine comme une institution internationale dont le but est de propager le progrès scientifique des Lumières. Il faut alors la doter d'une véritable constitution pour qu'elle soit légitime et c'est Desaguliers, brillant juriste proche de la cour et membre de la *Royal Society*, qui en organisera la structure juridique<sup>32</sup>. Anderson se chargera pour sa part de réécrire l'histoire.

## **NOUVELLE APPROCHE DE L'HISTOIRE DU 3<sup>e</sup> GRADE**

Fort de ces connaissances historiques et des premières indications proposant une nouvelle perspective au sens à donner à la création de cette nouvelle franc-maçonnerie, nous pouvons désormais reprendre l'étude de notre sujet. Mais, au préalable, il nous faut mettre en lumière les limites de la méthode utilisée par ceux qui veulent faire de la franc-maçonnerie, comme du 3<sup>e</sup> grade, une invention de penseurs tardifs.

### ***La preuve documentaire : une faille dans la méthode historique***

La documentation faisant souvent défaut dans l'histoire de la franc-maçonnerie<sup>33</sup>, certains faits ne peuvent être prouvés que par déduction à partir d'un contexte. Dans ce type d'approche, le document n'est donc pas le point de départ du développement mais plutôt un indice, parmi d'autres, venant confirmer la justesse de l'analyse. Mais cette démarche déductive n'est pas reconnue par les maçonnologues partisans du paradigme dominant qui attendent une preuve documentaire pour valider le postulat de départ. Ainsi, peut-on voir une thèse écartée au seul prétexte qu'il n'y a pas de preuve écrite. Cette posture, intégriste mais en rien scientifique, ne semble s'appliquer avec un certain jusqu'au-boutisme qu'à l'histoire de la franc-maçonnerie. De plus, lorsqu'on étudie celle-ci avec minutie, on peut constater que des auteurs peuvent faire dire le contraire de ce qu'atteste un document, quand ce dernier n'est tout simplement pas écarté ou dénigré parce que discréditant la thèse "officielle". Certains docteurs se font ainsi rapidement

---

<sup>31</sup> Ric Berman, *The Foundations of Modern Freemasonry*, Sussex Academic Press, 2012.

<sup>32</sup> Pierre Boutin, *Jean-Théophile Desaguliers. Un huguenot, philosophe et juriste en politique*. Honoré Champion, 1999, p. 138.

<sup>33</sup> Il est d'ailleurs impressionnant de voir le nombre de documents disparus ou falsifiés concernant ce sujet.

censeurs, n'hésitant pas à décréter qu'une seule preuve écrite est insuffisante dans certains cas. D'autres documents sont alors demandés par les gardiens de la "véritable" histoire, celle qu'ils ont inventée depuis des décennies et qui a été martelée pour être imposée. Dans ce domaine, l'histoire aurait été définitivement écrite par les docteurs *es science* et on ne pourrait surtout pas revenir dessus. L'idéologie s'impose donc ici sous le sceau de la science. Ainsi, autoproclamée comme la seule "scientifique", cette méthode a conduit paradoxalement à falsifier l'Histoire de la franc-maçonnerie depuis des décennies. En effet, cette obsession de la preuve documentaire a amené les maçonologues à commettre une erreur fatale qui, comme l'a rappelé Mircea Eliade en son temps, consiste à confondre la date d'apparition d'un fait avec la date d'apparition d'un document l'attestant<sup>34</sup>. Il en va bien entendu ainsi du 3<sup>e</sup> grade et de sa légende, comme de toute l'histoire de la franc-maçonnerie.

### *Sur les traces du 3<sup>ème</sup> grade*

Ce sont certes les divulgations de Prichard, en 1730, qui font clairement apparaître, dans le détail, un grade de Maître Maçon et la légende d'Hiram Abif en Angleterre au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Tous les chercheurs s'accordent pour dire que ces divulgations concernent les pratiques des *Moderns*. Cette "apparition" postérieure à 1723, date des premières constitutions d'Anderson, laisse donc penser qu'il s'agit d'une "invention" des *Moderns*. Pourtant ce grade n'apparaît officiellement chez ces derniers qu'avec la publication de la deuxième édition des constitutions en 1738. Il n'est d'ailleurs toujours pas pratiqué dans toutes leurs loges à cette date, ce qui peut aisément se comprendre du fait de la nature même de ce rituel comme cela sera démontré plus loin.

Mais des manuscrits de la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ou du tout début du XVIII<sup>e</sup>, témoignent de l'existence d'un grade de Maître Maçon. Nous trouvons la trace d'une maçonnerie anglaise en trois grades dans le manuscrit *Sloane n° 3329* (ca 1700), bien qu'il contienne *a priori* des termes typiques de la maçonnerie écossaise. On peut lire dans ce manuscrit "le vénérable maître, les maîtres et compagnons de la vénérable loge d'où nous venons vous saluent [...]". Il y a bien une distinction entre le vénérable maître et des maîtres maçons.

Le 3<sup>e</sup> grade est également confirmé dans le manuscrit de *Trinity College* (ca 1711). On peut y lire qu'une loge est parfaite quand elle est composée de "trois maîtres, trois compagnons du métier et trois apprentis entrés". Sont d'ailleurs également évoqués un signe de Maître et un Mot lui appartenant. Mais ce manuscrit est irlandais. Il atteste donc d'une maçonnerie en trois grades en Irlande. Il faut relever qu'il fut découvert dans les archives de Sir Thomas Molyneux (1661-1733), un correspondant de Robert Plot. Ce dernier, qui côtoie Elias Ashmole<sup>35</sup>, fait référence à la Société des Francs-maçons, *Society of Free Masons*, et aux Francs-maçons "acceptés" dans son ouvrage *Histoire naturelle du Staffordshire* de 1686. Plot évoque des secrets et des signes de reconnaissance et précise que cette société est très répandue dans le nord de l'Angleterre : le Staffordshire. Soulignons enfin que ce manuscrit est irlandais comme

---

<sup>34</sup> Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Payot, tome I, édition 1989, pp.16-17.

<sup>35</sup> Elias Ashmole, érudit et hermétiste, réputé pour être un Stuart loyal, relate dans son journal et son carnet chiffré qu'il a été fait maçon le 26 octobre 1646 dans la Loge de Warrington, à Lancashire, dans le nord de l'Angleterre. Il s'agit de la plus célèbre des acceptations. Il est fait maçon en même temps que Henry Mainwarring, un autre royaliste comme tous les membres présents à cette initiation, semble-t-il. Matthew Scanlan, "La franc-maçonnerie et le mystère de l'acceptation 1630/1723 un défaut fatal", *Renaissance traditionnelle*, n° 141, 2005.

l'était une large majorité des *Antients*, ceux qui imposèrent leurs vues rectificatrices sur les rituels aux *Moderns* lors de l'Union de 1813<sup>36</sup>. Ce manuscrit nous renseigne donc sur la pratique avec trois grades de la loge irlandaise qui se réunissait à *Trinity College* dès 1688. On retrouve aussi un grade de Maître Maçon dans le manuscrit *Graham* (1726) puisqu'il est fait mention de la nécessité pour un maçon d'avoir été "reçu, passé puis élevé et confirmé par trois loges différentes". Il s'agit là, précisons-le, de dates au plus tard, et rien n'interdit de supposer pour certains manuscrits que la datation puisse être antérieure. Ce point est trop rarement souligné pour être ici rappelé.

La plus ancienne date connue faisant mention d'une pratique rituelle relative au 3<sup>e</sup> grade est celle du 12 mai 1725. Mais comme elle figure dans le registre de la *Philomusicae et Architecturae Societas Apollini*<sup>37</sup>, à Londres, on ne lui accorde aucun crédit et elle est passée sous silence. De plus, là encore, nous n'avons pas de rituel écrit. Considérée pendant longtemps comme une simple fraternelle maçonnique ou paramaçonnique de musiciens amateurs, on sait désormais qu'il s'agit d'une loge qui avait une pratique en trois grades<sup>38</sup>. Inspectée par des frères de la Grande Loge de Londres et de Westminster, celle des *Moderns*, elle refusa de se soumettre à son autorité. Les francs-maçons qui la composent, tous connus, furent alors qualifiés d'irréguliers par les *Moderns*<sup>39</sup>.

Si tous ces documents attestent de l'existence d'un 3<sup>e</sup> grade, ils ne donnent pourtant aucun élément concernant sa pratique et le rituel associé comme le font les divulgations de Prichard. Doit-on en déduire que le rituel n'existait pas à cette époque et qu'il a été inventé ensuite ? On ne peut arriver qu'à cette conclusion certifieront nos contradicteurs. C'est en partant de ce postulat, arbitraire, qu'ils ont construit leur thèse et cherché tous les éléments pour l'étayer. L'histoire a alors été pour partie inventée pour que tout soit conforme avec ce dogme.

Pourtant ne peut-on pas postuler, au regard de ce qui vient d'être exposé, que des rituels existaient mais qu'ils n'étaient tout simplement pas divulgués ? Rien n'interdit d'avancer cette hypothèse. Nous savons que les compagnonnages français ont des rituels qu'ils ont su garder secret encore aujourd'hui. La franc-maçonnerie, qui s'est toujours revendiquée du métier, comme tous les autres compagnonnages européens, ferait-elle exception avec ses rituels ? D'autres faits ne pourraient-ils pas venir confirmer que ses rituels étaient tenus secrets ? Nous verrons justement que le contexte de l'époque est à même d'expliquer le grand silence qui s'imposait autour de ce 3<sup>e</sup> grade et pourquoi il a joué un rôle important pour capter l'aristocratie anglaise.

---

<sup>36</sup> Cécile Révauger, *La querelle des Anciens et des Modernes, le premier siècle de la franc-maçonnerie anglaise de 1717-1813*, Éditions Maçonniques de France, 1999, p. 108.

<sup>37</sup> Joël Jacques, *La porte de la Grande Loge ouverte afin de révéler les secrets des Antients et des Modernes*. Mahhabone, MdV Éditeur, 2011, p. 216.

<sup>38</sup> On trouve dans les registres la note suivante : "On May 12, 1725, Bro. Charles Cotton Esqr. and Bro. Papillon Ball were regularly passed Masters". Voir Harry Carr, "Six hundred Years Of Craft Ritual", AQC, volume LXXXI, 1968.

<sup>39</sup> Ric Berman, *The Foundations of Modern Freemasonry*, Sussex Academic Press, 2012, pp. 70-71.



## Hiram et les manuscrits maçonniques

Les tenants d'un 3<sup>e</sup> grade inventé par les *Moderns* mettent régulièrement en avant, pour étayer leur thèse, que l'apparition d'Hiram Abif <sup>40</sup> dans l'histoire de la franc-maçonnerie est tardive. Cette assertion est-elle recevable ? Regardons ce que nous apprend la documentation disponible.

Qui est cet Hiram Abif ou Abi <sup>41</sup> qu'évoquent les divulgations maçonniques du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Dans la Bible, au premier livre des Rois, nous apprenons qu'il existe un Hiram, fils d'une veuve et ouvrier de bronze<sup>42</sup>, mais qui travaille également l'or, l'argent, le fer, la pierre ou encore le bois<sup>43</sup>. Il façonna les deux colonnes de bronze, la mer d'airain et les objets sacrés dans le Temple<sup>44</sup>.

Si nous consultons les manuscrits maçonniques, nous ne trouvons pas d'Hiram Abif ni d'autre nom pour le maître des maçons dans le *Regius* (ca 1390) et le *Cooke* (ca 1410), les deux *Old Charges* anglais les plus anciens connus à ce jour. Pourtant le *Cooke* fait explicitement référence à la construction du Temple du Roi Salomon<sup>45</sup> et au Maître Maçon de Salomon qui était le fils du Roi de Tyr. Le manuscrit *Watson* (ca 1535), représentatif de la maçonnerie de York<sup>46</sup>, rappelle que le fils du roi Hiram de Tyr, *Aman* (*Aymon*, *Hymon*, *Anon*, *Adon*), était un Maître en géométrie, chef des Maçons et Maître des gravures et des sculptures. Le manuscrit *Grand Lodge n° 1* (1583), copie d'un manuscrit plus ancien, évoque un Maître en géométrie, chef des Maçons et Maître des gravures et des sculptures : *Aynone*<sup>47</sup>. Il est bien fils du Roi de Tyr comme dans le *Cooke*. Hiram est évoqué dans le manuscrit *Dumfries n° 4* (ca 1710). En 1722, un Hiram est évoqué dans les Constitutions de Roberts, mais il s'agit du Roi de Tyr qui envoie *Amon*, Maître en géométrie. Signalons qu'*Amon* signifie, en Hébreu, aussi bien artisan qu'architecte<sup>48</sup> et en égyptien "le caché"<sup>49</sup>. Nous trouvons un Hiram Abif dans les constitutions d'Anderson, en 1723, où il est qualifié de "Prince des Architectes". En 1724 paraît à Londres l'opuscule intitulé *The secret history of the Free-Mason being an accidental discovery of the ceremonies made use of in several lodges*. Ce document, appelé manuscrit *Briscoe*, évoque un *Hyrom*, un roi d'une autre nation, dont le fils s'appelait *Aynon*, Maître en géométrie, Maître de tous les Maçons et Maître des gravures et des sculptures. Nous trouvons tout un chapitre qui critique de manière virulente, et non sans ironie, Anderson et Desaguliers pour leur difficulté à

---

<sup>40</sup> Hiram est considéré bien souvent à tort comme l'Architecte du Temple, c'est-à-dire comme celui qui en aurait établi les plans. Du point de vue biblique, l'Architecte du Temple est Dieu Lui-même. Il a transmis les instructions à David dont le fils, Salomon, aura la charge de la construction (1 Rois 5). Notons qu'on ne trouve pas le terme « Architect » dans les rituels de la *Craft*, mais bien celui d' « *Artifex* » qui désignait autrefois aussi bien l'artiste et l'artisan. Les traductions françaises sont donc fausses sur ce point mais comme sur beaucoup d'autres.

<sup>41</sup> Abi en hébreu signifie "mon père", qui peut être compris dans le sens de "Maître", "instructeur", mais surtout "Seigneur". Suivant les traductions des bibles nous trouvons Hiram et Hiram-Abi ou Abiv.

<sup>42</sup> TOB, 1 Rois 7, 13.

<sup>43</sup> TOB, 2 Chroniques 2:12-13.

<sup>44</sup> TOB, 2 Chroniques 4:16.

<sup>45</sup> Vers 553-563.

<sup>46</sup> La maçonnerie de York est catholique et jacobite : David Harrison, *The York Grand Lodge*, Arima Publishing, 2014.

<sup>47</sup> Ce nom, constamment recopié, s'est déformé avec le temps. Nous l'avons également rencontré sous la forme d'*Amon*, *Aymon*, *Hymon*, *Anon*, mais nous pourrions également y voir "Amen", le Dieu véritable et fidèle du livre d'Isaïe, ou encore le Christ dans l'Apocalypse : "l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Prince de la Création de Dieu".

<sup>48</sup> René Guénon, *Études sur la franc-maçonnerie et le compagnonnage*, tome II, Éditions Traditionnelles, réédition 1992, p. 177.

<sup>49</sup> Jean-Louis de Cenival, *Égypte*, Office du livre, p. 52.



montrer qu'Hiram, le fondeur venu de Tyr, n'était pas Hiram le Roi de Tyr<sup>50</sup>. L'auteur du document, Samuel Briscoe, dont on ne sait rien, semble bien connaître la tradition d'une maçonnerie ancienne.

En 1726, le manuscrit *Graham* évoque un Hiram rempli de sagesse et d'habileté. Il s'agit toujours d'un fondeur, et il est précisé que Salomon envoya chercher Hiram à Tyr. Nous découvrons dans ce document une légende autour de Noé, mort sans avoir communiqué un secret qu'il possédait, et que ses trois fils vont relever à l'aide des cinq points. Cela ressemble grandement à la légende du 3<sup>e</sup> grade de la franc-maçonnerie spéculative. Nous y trouvons presque tous les éléments de la légende et sensiblement dans le même ordre. Le cadavre de Noé est en décomposition et ils vont donner un mot substitué comme c'est le cas dans le 3<sup>e</sup> grade. En revanche, il n'y a pas de meurtre, mais seulement un mort. En 1727, le manuscrit *Wilkinson* évoque pour sa part la forme de la tombe de "notre Grand Maître Hiram". Ce n'est en effet qu'en 1730, avec les divulgations de Samuel Prichard<sup>51</sup>, que nous trouvons la première trace écrite du meurtre d'Hiram, mais pas d'Hiram Abif. Nous avons toutefois l'histoire complète du mytho-drame que nous connaissons aujourd'hui. Tout laisse donc supposer que c'est Anderson qui est le premier à avoir fait apparaître Hiram Abif en 1723... après avoir brûlé quantité d'anciens manuscrits en sa possession, rappelons-le !

Pourtant, en étudiant un peu plus attentivement les manuscrits et leur classement, nous trouvons un Hiram Abif dans le *Inigo Jones* (1655)<sup>52</sup>, soit presque soixante-dix ans avant les constitutions d'Anderson. Le nom y apparaît deux fois. Il s'agit bien là de la première apparition, du point de vue documentaire, de Hiram Abif. Mais comme ce document vient mettre à mal l'idéologie dominante des partisans de la franc-maçonnerie inventée au siècle des Lumières, on ne s'étonnera pas que ceux-ci le datent entre 1723 et 1725, quand ils ne le passent tout simplement pas aux oubliettes. Quoiqu'il en soit, ce document n'est pas indispensable dans le cadre de notre démonstration.

### *Le 3<sup>e</sup> grade et le métier*

Ne reculant devant rien pour soutenir la thèse d'une invention tardive de ce grade, nos historiens tentent de montrer qu'il n'a aucun rapport avec le métier et qu'il était donc inconnu des bâtisseurs, et ce malgré les traces documentaires qui en témoignent nous l'avons vu. Pour arriver à cette conclusion, ils mettent en avant que ce grade est complètement différent des deux le précédant. Il est vrai qu'il ne nous apprend pas à devenir le Maître de la loge, au sens de "chef" des Compagnons du Métier et d'Apprentis entrés comme on pourrait s'y attendre selon l'argumentaire avancé. Mais c'est un constat auquel on aboutit quand on n'a qu'une vision profane de la franc-maçonnerie, qu'on ignore tout de l'Art de bâtir et de son caractère sacré.

---

<sup>50</sup> *But our learned Doctor in Laws, to shew his extraordinary reading, takes great deal of Pains to prove that Hiram, the founder in brass, a tyrian, was not Hiram King of Tyre.*

<sup>51</sup> Suite à cette divulgation, la Grande Loge des *Moderns* fera renforcer le contrôle de l'accès dans ses loges pour se protéger des imposteurs comme cela apparaît dans les *Minutes* du 15 décembre 1730. Enfin, en réponse à cette divulgation sera publié *A Defense of Masonry*, au début de l'année 1731. Ce document ne met jamais en cause le contenu de la divulgation.

<sup>52</sup> Concernant ce manuscrit nous trouvons les datations suivantes : 1607, 1655, 1680, 1723 et 1725. 1655 est néanmoins la date couramment retenue. On relèvera que la datation qui est faite pour 1723 ou 1725 repose sur une comparaison faite avec le MS Spencer de 1726 et... les constitutions d'Anderson de 1723. Nous avons typiquement ici une idéologie voulant imposer qu'Hiram n'ait pu exister avant son "invention" par Anderson. Cette preuve documentaire n'est "recevable" que si sa datation respecte le dogme.

La singularité du 3<sup>e</sup> grade par rapport aux deux premiers sera expliquée plus loin, mais précisons tout de suite qu'il a bien un lien direct avec le métier alors que, justement, les historiens qui l'étudient ne comprennent pas l'essence même du métier car ils n'ont aucune connaissance de ce dernier. Quantité de publications sont alors inexploitées au seul prétexte qu'elles n'entrent pas dans le champ de l'histoire... position arbitraire et en rien scientifique. Il existe un lien organique entre les trois grades, mais encore faut-il comprendre les enseignements symboliques des rituels pour le voir. Les bâtisseurs ne faisaient-ils pas un plan de sol avant de faire l'élévation de la structure, une projection sur le plan vertical ? Comment ne pas voir déjà là un premier rapport avec l'élévation du Maître Maçon ? Et puisque ce grade évoque une élévation, ne faut-il pas se demander alors comment faisaient les constructeurs pour que celle-ci soit parfaite, c'est-à-dire pour que tout ce qui relève de la verticale soit perpendiculaire au plan terrestre ? Se faisant, on peut découvrir qu'ils utilisaient conjointement deux équerres ou bien une équerre, un niveau et une perpendiculaire ou règle avec fil à plomb. Mais alors, ne voit-on pas ici justement les outils que portent respectivement le Vénérable Maître, le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>nd</sup> Surveillant ? N'est-ce pas la raison "technique", opérative, pour laquelle le Maître Maçon est bien relevé par trois personnes ? Mais il y a encore une autre raison, tout aussi ignorée. Tout édifice sacré est élevé traditionnellement par les trois ordres unis pour œuvrer au Nom de Dieu et à Sa Gloire : le sacerdoce (le Vénérable Maître représentant le Roi Salomon, la Sagesse), la royauté (le 1<sup>er</sup> Surveillant représentant Hiram de Tyr, la Force), l'artisanat (le 2<sup>nd</sup> Surveillant représentant Hiram Abif, la Beauté). Nous avons là les trois piliers de la société traditionnelle médiévale où tout est organisé en fonction de la Tradition.

Le métier de la construction remplit une fonction car l'Art de bâtir consiste à transposer le monde céleste en une forme ou une matérialisation terrestre, selon des règles précises, pour que vienne y résider le Principe créateur. Il faut alors regarder du côté des textes sacrés pour tenter de comprendre la relation entre le métier et le Principe créateur. Les Écritures ne nous enseignent-elles pas que le corps de l'homme est le Temple de Dieu ? N'est-ce pas alors notamment pour cette raison que le franc-maçon doit construire ce fameux "Temple intérieur", sur le modèle du Temple du Roi Salomon ? Nous sommes loin, pour qui en a compris le sens, d'une approche psychologique ou d'une quelconque morale lorsqu'on évoque ce thème. La construction du Temple intérieur est tout autre chose puisque nous sommes sur un plan spirituel et non pas psychique (mental). Le Temple est le réceptacle de l'Esprit<sup>53</sup>. Créer le Temple intérieur avec l'ascèse proposée dans les rituels permet au franc-maçon de se transformer pour devenir le réceptacle de la présence divine. Mais les Écritures nous enseignent que le Temple est définitivement achevé seulement quand Dieu en prend possession pour y habiter éternellement<sup>54</sup>.

Il faut bien comprendre que le Temple du Roi Salomon est le modèle de tous les temples, comme celui du Temple intérieur des maçons, car il renferme dans son architecture le macrocosme et le microcosme. Dieu en est l'architecte, il a donné les plans à David dans une vision et Hiram Abif est l'*Artifex* qui aura en charge l'exécution des travaux. Sa construction "physique" est le symbole terrestre du Temple universel de Dieu comme celui de l'Homme Universel. Une fois que notre Temple intérieur est réalisé, nous sommes le trait d'union entre

---

<sup>53</sup> TOB, 1 Rois, 8,10-14.

<sup>54</sup> TOB, 1 Rois, 8,10-14.

ce qui est en Haut et ce qui est en Bas. C'est pourquoi le Maître Maçon est entre le Compas et l'Équerre ou encore le Ciel et la Terre<sup>55</sup>.

Mais alors pourquoi doit-on mourir dans ce grade avant d'être relevé ? Que cela signifie-t-il ? L'ascèse maçonnique enseignée dans les rituels, parfaitement visible notamment dans ceux de la maçonnerie anglaise pour qui ne veut pas les exclure arbitrairement du champ de l'étude, donne les "moyens" pour bâtir ce Temple intérieur. Il s'agit notamment de la pratique des vertus, théologiques et cardinales, et d'une règle de conduite spirituelle qu'on retrouve dans le monachisme occidental comme dans le bouddhisme, mais encore ailleurs, car elle est universelle. Les techniques proposées nous amènent à la visualisation/contemplation intérieure pour faire émerger le Soi au détriment du moi. Le Temple est achevé, dédié et consacré, quand le moi s'est retiré pour laisser la place à l'Esprit. C'est la mort à un état pour une naissance à un autre. C'est alors symboliquement le passage de l'Équerre au Compas, dans l'obscurité où sommeille la potentialité universelle, le renouvellement d'un "sacrifice" à Dieu. C'est ce que nous enseigne le passage par la tombe, décrit dans notre rituel maçonnique, cette dernière symbolisant le corps élémentaire d'où ressuscite le corps essentiel de lumière, l'homme intérieur, ou encore le corps *imaginal* de lumière<sup>56</sup>.

Ainsi, cette Maîtrise n'est en rien étrangère au métier, bien au contraire. L'homme "moderne" a oublié que jusqu'à une époque récente, aucune construction n'était bâtie sans une dimension spirituelle, laquelle prévalait d'ailleurs sur tout le reste, la technique de la construction venant uniquement servir un projet dépassant de loin la simple matérialisation d'un Temple<sup>57</sup>. Un lecteur attentif constatera sans grande difficulté que cette dimension spirituelle du métier est totalement absente, si elle n'est pas bâclée en quelques lignes, dans la majorité des ouvrages de ces historiens qui tentent par tous moyens de couper la franc-maçonnerie de ses origines opératives. Les organisations des constructeurs, sous forme de collèges, de guildes, de corporations ou de confréries, ont toujours été semi-professionnelles et semi-religieuses, dirait-on par abus de langage car la partie religieuse englobe le tout, et possédaient des pratiques rituelles. Non seulement les maçonnologues passent trop vite sur l'histoire des constructeurs mais en plus ils sous-estiment largement la dimension spirituelle de leur organisation et de leur fonction car leur approche est profane. Ils ne veulent y voir que l'entraide mutuelle et la conservation d'un pouvoir sur le métier, ce qui est une vue partielle et bien réductrice. L'erreur "scientifique" relève ici de l'incapacité à comprendre comment les anciens percevaient le monde dans lequel ils vivaient ainsi que l'organisation et le fonctionnement de la société qui en découlaient. Il faut garder à l'esprit que la distinction sacré/profane n'existait pas à cette époque. Aujourd'hui, un profane qui étudie quelque chose de sacré ne peut percevoir son sujet dans toutes ses dimensions. Son approche, dite objective, mutile malheureusement l'objet de sa recherche du fait de ses projections personnelles. Il ne peut ainsi arriver qu'à des conclusions biaisées malgré des précautions dites scientifiques<sup>58</sup>. La séparation stricte entre le sujet qui

---

<sup>55</sup> Pour plus de détails sur la signification du Temple voir Patrick Geay, *Mystères et significations du Temple maçonnique*, Dervy, 2000.

<sup>56</sup> Henry Corbin, *Temple et contemplation*, Flammarion, 1958, p. 244 sq.

<sup>57</sup> Adrian Snodgrass, *Architecture, Time and Eternity*, Aditya Prakashan, 1990.

<sup>58</sup> On pourra consulter à ce sujet l'article du Blog du Monde daté du 19 septembre 2014 : le "rapport au sacré" ne résume pas le mode de vie des premiers hommes. L'auteur souligne que "la puissance analytique de la science occidentale est facilement piégée par des interprétations toutes faites [...] et reste aveugle aux signes qui n'entrent pas dans le vocabulaire graphique intelligible de nos sociétés".

étudie et l'objet étudié n'est-elle pas seulement une illusion de la science moderne ? Car ce qui devait garantir l'objectivité scientifique conduit finalement à déformer la "réalité".

### *Le Mystère du 3<sup>e</sup> grade*

Nous l'avons déjà évoqué à plusieurs reprises, ce 3<sup>e</sup> grade possède une singularité qui est trop rapidement survolée quand elle n'est tout simplement pas vue : sa forme... si particulière. En effet, il repose sur un mode de transmission d'enseignements initiatiques très ancien car il s'agit d'une *épopée*, c'est-à-dire d'une représentation "théâtrale" d'un mythe et l'enseignement de secrets à partir de jeux scéniques. Bien entendu il ne s'agit pas d'une pièce de théâtre moderne mais bien d'un rite sacré.

L'analyse que Philippe Langlet fait de la structure de ce grade relève qu'il y a une part de mystère au "sens théâtral et chrétien du terme", selon ses propres termes, et met clairement en évidence le culte d'un martyr et des reliques<sup>59</sup>. Malheureusement il n'en tire pas les conclusions qui s'imposent. Et comme plusieurs éléments de la légende d'Hiram évoquent le culte des saints et des reliques, donc également celui des martyrs chrétiens, il conclut que le Temple du 3<sup>e</sup> grade est un temple chrétien et non pas le Temple du Roi Salomon. Selon la tradition hébraïque, comme les morts sont impurs, ils ne peuvent pas être enterrés dans un lieu sacré. Or, l'histoire du judaïsme nous enseigne deux choses. Le culte des martyrs a existé dans cette tradition<sup>60</sup> de même que le culte des morts et de leurs reliques<sup>61</sup>. En effet, nous avons la trace de commémorations de martyrs et celle de pèlerinages sur leur tombe. La synagogue d'Antioche en Syrie est d'ailleurs édifée au-dessus des tombes des martyrs des Macchabées<sup>62</sup>. Les reliques des morts pouvaient donc se retrouver à proximité des synagogues, mais aussi au-dessous<sup>63</sup>. Ainsi, le culte des reliques chrétien prendrait sa source dans un culte juif de pèlerinage sur les tombes abritant les reliques de saints et de martyrs. Mais cette tradition n'est pas exclusivement Judéo-Chrétienne, elle existe également dans le bouddhisme mais aussi dans des traditions préchrétiennes en Occident<sup>64</sup>. Les divulgations de Prichard, relatant qu'Hiram fut inhumé dans le Saint des Saints, ne contiendraient donc pas une erreur<sup>65</sup>.

Malgré tout, la légende d'Hiram dans sa forme actuelle peut *a priori* laisser penser qu'elle est un rappel au modèle des modèles, car le martyre d'Hiram, sa mort, son relèvement et sa tombe rappellent indéniablement le Christ. Cela pourrait-il confirmer une source chrétienne malgré ce que nous avons souligné précédemment ? La résurrection<sup>66</sup> comme le symbole de la croix ne sont pas exclusifs au christianisme. Le martyre d'Hiram est d'ailleurs bien différent de la Passion/Résurrection du Christ. Il faut garder à l'esprit que la religion chrétienne a repris peu ou prou tout le contenu des traditions qui lui sont antérieures. Le mythe du sacrifice est universel et nous le trouvons dans toutes les traditions. Le meurtre d'Hiram n'est donc qu'une

---

<sup>59</sup> Philippe Langlet, *op. cit.*

<sup>60</sup> Philippe Bobichon, "Martyre talmudique et martyr chrétien", *Kentron. Revue du monde antique et de psychologie historique*, Caen, 1995-1996. Mais contrairement au martyr chrétien, le martyr juif ne possède aucun pouvoir et ne joue pas le rôle d'intercesseur auprès de Dieu.

<sup>61</sup> Eric Werner, "Traces of Jewish hagiolatriy", *Hebrew Union College Annual* 51, 1980, pp. 39-60.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>64</sup> Hippolyte Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Société des bollandistes, 1913. Cet ouvrage fait malheureusement l'impasse sur tout ce qui a trait à ce culte dans le judaïsme.

<sup>65</sup> Dans le rituel des *Antients* divulgué en 1760, *les Trois Coups Distincts*, Hiram est également inhumé dans le Saint des Saints.

<sup>66</sup> Le terme grec pour "résurrection" est *anastasis* qui peut être traduit par "réveiller" ou "relever". Le 3<sup>ème</sup> grade maçonnique ne consiste-t-il pas justement en un relèvement d'un corps, une *anastasis* ?

"re-présentation" du mythe de la souffrance, de la mort, et de la renaissance à un état d'immortalité. Nous retrouvons ce schéma général dans les Mystères antiques, grecs et romains, ou encore chez les Égyptiens<sup>67</sup>. Les origines chrétiennes de la légende d'Hiram ne tiennent donc pas.

Mais l'argument majeur, nous semble-t-il, réfutant l'hypothèse d'une invention des *Moderns* vient des rituels. Leur analyse permet de constater que dans le 3<sup>e</sup> grade, contrairement aux deux premiers, le candidat représente quelqu'un : il personnifie Hiram Abif pendant une partie du rituel. Il "est" ainsi l'*Artifex* qui mourra et sera relevé par les Cinq Points du Compagnonnage. Ce simple fait n'aurait pas dû échapper aux historiens. Ils auraient dû en conclure alors que ce grade ne pouvait être l'invention des *Moderns*. Pourquoi ? Parce que les *Moderns* sont majoritairement des protestants et que ces derniers ont combattu bec et ongle le culte des images<sup>68</sup> et celui des reliques. Calvin les avait condamnés en son temps et bon nombre de cathédrales en gardent encore les stigmates. Les *Passions* ou *Mystères*, ces représentations vivantes de scènes bibliques qui ne sont pas initiatiques contrairement aux rituels maçonniques rappelons-le, furent tous interdits peu à peu dans les pays sous tutelle protestante<sup>69</sup>. Les corporations de métiers durent également abandonner leurs fêtes sacrées. Pour les protestants calvinistes, comme James Anderson notamment, on ne peut personnifier quelqu'un d'autre dans un "jeu" scénique, c'est de l'idolâtrie. En effet, Hiram est une idole puisqu'il remplace, selon la tradition protestante, le seul vrai Dieu dans le cœur de l'humain. Or cette tradition s'oppose à toute médiation. On voit donc sans mal que ce 3<sup>e</sup> grade est parfaitement incompatible avec la théologie protestante.

On peut maintenant aisément comprendre pourquoi la Maîtrise a été tenue secrète par des opératifs qui en avaient la connaissance. Mais ils n'étaient pas les seuls car des notables ou des membres de la royauté ont de tous temps été les protecteurs des métiers et participaient ainsi à leurs mystères initiatiques. L'acceptation n'est pas un phénomène tardif contrairement à ce qu'on lit couramment. La documentation l'attestant directement, elle est "récente". L'histoire ne manque pas, là encore, de noms de notables ayant protégé le métier... Mais dans le contexte de la guerre de Religion, dans l'instabilité et la violence qui régnaient, c'est la mort qui planait pour qui s'opposait au protestantisme qui s'implantait alors avec violence en Angleterre.

Qu'ont pu penser les *Moderns*, notamment Anderson, ce protestant écossais, calviniste et anti-Stuarts, et Desaguliers, ce huguenot converti à l'anglicanisme pour être plus proche du pouvoir, lorsqu'ils ont découvert ce rituel du 3<sup>e</sup> grade : un Mystère antique conservé par des tailleurs de pierre anglais, les francs-maçons opératifs, et certainement pas inconnu des opératifs écossais avant que la *Kirk*, intransigeante, n'en prenne le contrôle ? Ce type de "représentation" fortement évocatrice du culte des saints et des reliques, ainsi que du culte des images, avait été interdit en 1548 par Henri VIII sur les îles britanniques. Seulement les *Moderns* savaient que les *Antients*, majoritairement catholiques, pratiquaient un rituel qui "attirait" plus d'initiés. Ils n'eurent d'autre choix que de riposter en intégrant également ce 3<sup>e</sup>

---

<sup>67</sup> Mircea Eliade, *Forgerons et Alchimistes* Flammarion, 2<sup>ème</sup> édition, 1977, pp. 125-126.

<sup>68</sup> Les images ou représentation de Dieu sont interdites par l'Ancien Testament mais très vite les chrétiens se sont divisés à ce sujet. Il sera d'ailleurs le centre de conflits sanglants entre catholiques, notamment lors de la *Querelle des images* au 8<sup>e</sup> siècle, puis entre catholiques et musulmans et enfin entre catholiques et protestants. Ces derniers mutileront les sculptures des cathédrales des villes dont ils auront le contrôle pendant la guerre de religions.

<sup>69</sup> David Stevenson, *The Origins of Freemasonry: Scotland's century 1590-1710*, Cambridge University Press., p. 123.

grade dans la bataille qui les opposait pour prendre le contrôle de l'élite anglaise au travers de la franc-maçonnerie. Mais ils le rendirent le plus austère possible, ce que les *Antients* leur reprocheront lors de l'Union de 1813, pour tenter de gommer son caractère si particulier... révélant un culte de l'image. Et c'est d'ailleurs toujours dans cette rivalité pour attirer les initiés, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les *Antients* conféraient l'Arche Royale<sup>70</sup>, complément indispensable du 3<sup>e</sup> grade, un autre rituel conservé par le métier et totalement inconnu des *Moderns*. Il devait d'ailleurs y avoir d'autres rituels initiatiques et nous devons pouvoir les trouver pour une large partie dans les *Side Degrees*. On comprend mieux pourquoi les *Moderns*, des protestants, n'ont pas accueilli ce 3<sup>e</sup> grade avec enthousiasme et seulement tardivement... ils n'avaient pas le choix.

## CONCLUSION

Hiram n'est pas un personnage composite ou une création tardive, pas plus que sa légende. Le 3<sup>e</sup> grade n'est pas une innovation des *Moderns*, il n'est pas déconnecté du métier, il n'a pas été créé à partir d'un deuxième grade tronqué, et il n'est pas le premier des hauts-grades. Quand on prend le temps de mettre en évidence les sources documentaires et de les confronter à l'Histoire, comme au contenu des rituels<sup>71</sup>, on se rend vite compte que la théorie de l'emprunt, et de tout ce qui en découle, est aussi fausse que la *Vulgate* maçonnique.

Ce sont les *Antients*, majoritairement des irlandais catholiques, qui ont imposé leurs vues sur les rituels lors de l'Union de 1813. Alors comment des maçons à l'esprit aussi conservateur<sup>72</sup> auraient-ils pu accepter de maintenir un grade et une légende qu'ils ne connaissaient pas ? Comment peut-on un seul instant penser également qu'ils aient pu imposer aux *Moderns*, les soi-disant inventeurs de ce grade, son complément : l'Arche Royale ? Une telle assertion est grotesque ! Enfin, soutenir que des protestants calvinistes ont inventé un Mystère, un rituel dans lequel on personnifie une idole, revient à imaginer que des iconoclastes pourraient inventer un rite où leurs disciples joueraient le rôle de la divinité irreprésentable dans le but de véhiculer des découvertes scientifiques. Même estampillée "scientifique", une telle fable ne trompe pas un esprit éclairé. L'incohérence de la thèse de l'invention à partir d'un emprunt, tant de la franc-maçonnerie spéculative elle-même que du 3<sup>e</sup> grade, par les humanistes des Lumières pour véhiculer leurs idées de progrès ne peut que sauter aux yeux pour qui veut les tenir ouverts et regarder les choses en face, sans idéologie.

L'histoire de la franc-maçonnerie sur les îles britanniques met clairement en évidence qu'il y a eu une lutte entre catholiques et protestants pour le contrôle du métier, en Écosse puis en Angleterre. Car qui construisaient les édifices sacrés ? Qui sculptaient les représentations

---

<sup>70</sup> Bernard Jones, *L'Arche royale des francs-maçons*, Édition de la Hutte, 2010, p. 98. L'Arche Royale, ou Sainte Arche Royale de Jérusalem, ou encore Arc Royal, n'est pas un quatrième grade mais le "complément" ou le "prolongement" du grade de Maître Maçon. Son origine n'est pas clairement identifiée mais son apparition du point de vue documentaire remonte aux années 1730. On le trouve pendant cette période à Londres, York et Dublin. Il est un des éléments importants imposés par les *Antients* aux *Moderns* lors de l'Union.

<sup>71</sup> Les rituels font clairement apparaître les "résidus" d'une ascèse catholique qu'on a tenté de gommer, ainsi qu'une technique spirituelle invocatoire qualifiée de superstitieuse par les protestants. Nous précisons à nos lecteurs que nous ne défendons ici aucune tradition ni ne cherchons à en accuser une autre. Imaginer qu'il y avait des gentils d'un côté et des méchants de l'autre serait réducteur. En revanche, il y a des faits et des actes commis par des hommes de religion et l'Histoire nous en donne les preuves. Gardons-nous de tout jugement.

<sup>72</sup> Bernard Jones, *op. cit.*, p. 61.

imaginées des catholiques ? Les francs-maçons. Comme l'histoire de l'architecture montre que cette dernière suit les changements liturgiques, en prenant le pouvoir les protestants devaient prendre le contrôle du métier pour que les tailleurs de pierre ne sculptent plus d'images mais respectent désormais la "nouvelle" liturgie de leur église. Mais il fallait également s'opposer aux idées des catholiques. La franc-maçonnerie moderne va alors servir à canaliser les savants anglais pour devenir, en direction de toutes les nations, le vecteur de transmission des idées nouvelles des Lumières sur le modèle culturel anglais, mais surtout protestant. Les *Moderns* ont récupéré certaines pratiques rituelles des opératifs qu'ils ont voulu adapter à leur projet. Mais ce dernier, loin d'une quelconque volonté de "raviver" une spiritualité authentique, est un détournement et une reconfiguration de la franc-maçonnerie opérative ancienne car il y a eu une volonté politique derrière la création de cette Grande Loge de Londres et de Westminster. Les interconnexions entre la franc-maçonnerie moderne et la *Royal Society*, dont on a veillé à ne laisser aucune trace ou très peu, laissent fortement supposer qu'il y a bien eu une "expérimentation" politique et juridique à grande échelle dont le résultat est la franc-maçonnerie spéculative actuelle. Souvenons-nous que ce sont toujours les vainqueurs qui écrivent l'Histoire. Les Whigs ont écrit la leur, ainsi que leur mythe du progrès et de la tolérance protestante en occultant tous les éléments celtiques, catholiques et hébreux qui faisaient partie de la culture jacobite<sup>73</sup>, car il est désormais clairement établi que les Stuarts ont joué un rôle majeur dans une partie de l'histoire de la franc-maçonnerie sur les îles britanniques<sup>74</sup>.

Un changement de paradigme concernant l'histoire de la franc-maçonnerie commence à s'opérer lentement. Il faudra certainement des années encore pour que la véritable histoire soit enfin admise.

*David TAILLADES*



---

<sup>73</sup> M.K. Schuchard, *Op. Cit.*, p. 5.

<sup>74</sup> Voir notamment les travaux d'A. Kervella, E. Corp et L. Trébuchet.



## Sélection du Livre *nous vous recommandons...*

### Le tombeau des ducs de Bretagne et son symbolisme (Cathédrale de Nantes)

**Thomas GRISON**

Éditions Rafael de Surtis

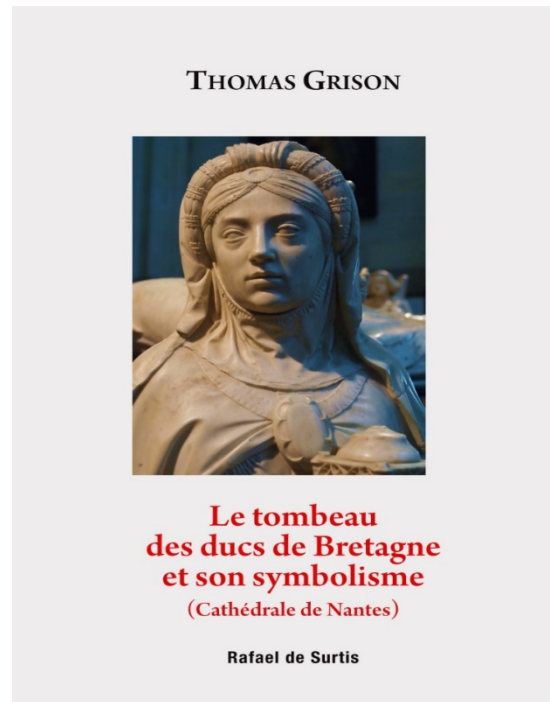
Mars 2015.

Broché 14 x 22 cm – 241 pages.

ISBN : 978-2-84672-377-0

Prix public : 20 €

**L'auteur** : passionné par l'iconographie religieuse et le monde des symboles, Thomas Grison a signé une longue étude consacrée au Tarot de Marseille et à son symbolisme (*Le tarot de Marseille, l'ésotérisme chrétien à l'œuvre* aux éditions de la Hutte). Il est par ailleurs enseignant, musicien et poète.



**4<sup>ème</sup> de couverture** : *Commandité par Anne de Bretagne pour honorer la mémoire de ses parents François II de Bretagne et Marguerite de Foix, le tombeau des ducs de Bretagne doit sans nul doute être considéré comme l'un des plus admirables bijoux que nous ait légué l'art français de la Renaissance en matière de sculpture.*

*Bien plus qu'un simple monument funéraire, le chef d'œuvre réalisé par Michel Colombe entre 1502 et 1507 reste une œuvre atypique, exceptionnelle, et, pour tout dire, hors normes. Il est donc peu surprenant de constater que, depuis sa création, le tombeau ait ainsi suscité l'admiration de tant de voyageurs, d'écrivains ou de poètes.*

*Cependant si les historiens de l'art semblent nous avoir tout dit ou presque concernant l'originalité de l'artiste et de son œuvre, il fallut sans doute attendre que soit publié l'ouvrage éclairant de Fulcanelli (1929) pour que soit établie la nature toute « philosophale » du tombeau des ducs de Bretagne.*

*De manière à la fois méthodique et érudite, Thomas Grison passe en revue tous les principaux aspects du symbolisme du monument réalisé par Michel Colombe. Placé entièrement sous le signe combiné du Souffre et du Mercure, le tombeau semble ainsi à même de nous livrer quelques-unes des clés fondamentales du Grand Œuvre Alchimique qui, par la nature toute christique de la quête qu'il nous propose, nous porte clairement sur la voie du salut et nous invite à transformer notre plomb en or par l'exercice de la sagesse et de la vertu.*